LE

DUC D'OLONNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. X.-B. Saintine

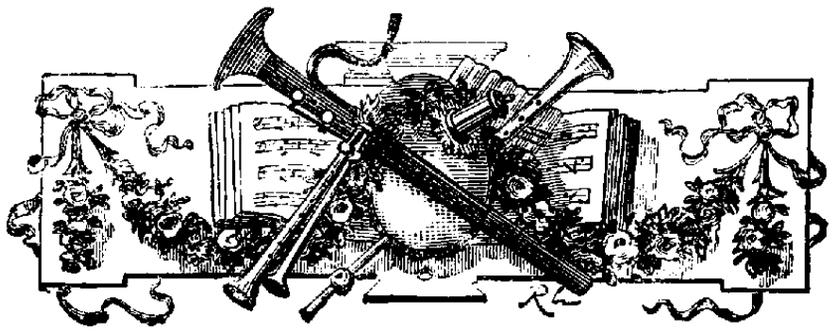
MUSIQUE DE D.-F.-E. AUBER.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 4 Février 1842.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DON GASPARD DE SAAVEDRA, duc d'Olonne, grand d'Espagne	MM. MOCKER.
LE CHEVALIER DE VILHARDOUIN, officier français au service d'Espagne.	ROGER.
MUGNOZ, intendant du duc d'Olonne	HENRI.
RAPALLO, officier espagnol	DAUDÉ.
LA ROSE, } soldats français . . . . . {	GRIGNON.
JOLI-CŒUR, } soldats français . . . . . {	—
UN ALCADE MAYOR	VICTOR.
UN DOMESTIQUE DU PALAIS.	PALIANTI.
BIANCA DE MOLINA, jeune Espagnole . . .	Mmes ANNA THILLON.
MARIQUITA, femme de Mugnoz	RÉVILLY.
SOEUR ANGÉLIQUE	BLANCHARD.

SOLDATS et OFFICIERS de l'armée de Philippe V. — RELIGIEUSES. — ALGUAZILS. — VIVANDIÈRES. — UN NOTAIRE. — UN PAGE. — VASSAUX du duc d'Olonne, etc.

Vers 1710. — En Aragon, dans le château du duc d'Olonne, au premier acte; à Guadalaxara, dans la Nouvelle-Castille, au deuxième acte; à Madrid, au palais de Buen-Retiro, au troisième acte.



LE DUC D'OLONNE

ACTE PREMIER

Une salle d'un château gothique. — Une porte au fond; deux portes latérales sur le dernier plan; à gauche, une croisée; à droite, une table sur laquelle est placée une corbeille de noce.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIQUITA, MUGNOZ.

MARIQUITA.

Eh bien ! notre maître dort encore ?

MUGNOZ, avec humeur.

Oui, ma femme !... oui.

MARIQUITA.

Comme tu me dis ça !... Depuis hier soir que M. le duc d'Olonne est arrivé dans son château, tu as l'air presque aussi bourru que lui... (L'interrogeant.) car il est bourru, à ce que tu m'as dit ?

MUGNOZ.

Toujours.

MARIQUITA.

Et colère, brutal, emporté ?

MUGNOZ, à demi-voix.

Pire que tout cela.

MARIQUITA.

Il est donc méchant et féroce ?

MUGNOZ.

Pire encore !

MARIQUITA.

Jésus Maria !... c'est donc un loup-cervier... un ogre ?

MUGNOZ.

Tu l'as dit... voilà comme il est... à l'égard des femmes... il les dévorerait toutes... tant il les aime.

MARIQUITA.

En vérité !...

MUGNOZ, secouant la tête.

C'est là un horrible défaut.

MARIQUITA.

C'est drôle... mais en faveur de celui-là... je lui pardonnerais tous les autres.

MUGNOZ.

Ma femme !...

MARIQUITA.

A moins qu'il ne soit vieux et laid... (A demi-voix.) Est-ce qu'il est vieux ?

MUGNOZ, avec humeur.

Il a trente ans... à peu près.

MARIQUITA, avec curiosité.

Oh ! alors, c'est qu'il est affreux ?

MUGNOZ, de même.

Du tout... il n'est pas mal... il est bel homme... il est comme moi... mais je n'ai pas besoin de te le vanter.

MARIQUITA.

N'as-tu pas déjà peur ?

MUGNOZ.

Je ne suis pas le seul... son arrivée a jeté la terreur dans le pays... On se rappelle, il y a une dizaine d'années, quand il est venu, pour la première fois, avec de jeunes gentilshommes de ses amis... Ils n'ont fait pendant un mois que chasser, jouer et boire, avec un tel enthousiasme, que moi, Hieronimo Mugnoz, l'intendant, je n'ai plus retrouvé à leur départ, dans les caves du château, une seule bouteille intacte !

MARIQUITA.

C'est ce qui t'a fâché contre eux !

MUGNOZ.

Je le concevrais encore, mais ce qui est sans excuse... c'est le trouble des ménages, les malheurs domestiques et le désespoir des maris.

MARIQUITA, étonnée.

Ah bah !

MUGNOZ.

Désespoir qui dure encore... car on a fait une remarque foudroyante... c'est que, dans le pays, tous les petits garçons, depuis ce temps, sont de vrais démons... ça réveille des idées...

MARIQUITA.

Allons donc !

MUGNOZ.

Et si cela allait recommencer !

MARIQUITA.

Ce n'est pas possible... puisque monseigneur le duc

d'Olonne, notre maître, vient aujourd'hui dans son château pour y épouser la plus riche héritière de la province, dona Aurore de Castañeda... dont le père est du parti de l'archiduc... et une fois qu'on est marié...

MUGNOZ, secouant la tête.

Ça n'empêche pas.

MARIQUITA, avec colère.

Comment, monsieur ! ça n'empêche pas ?...

MUGNOZ.

Je parle pour les grands seigneurs ; car nous autres bourgeois... tu sais bien... Enfin, j'aime autant qu'il se marie au plus vite, qu'il emmène sa femme et qu'il me laisse la mienne, à moi tout seul... As-tu tout disposé ?

MARIQUITA.

Pour ce qui me regarde... les tentures de la chapelle, l'appartement de la mariée.

MUGNOZ.

Moi, le repas de noces... les meilleurs vins du pays et les meilleurs vins de France. Quant au chapelain...

MARIQUITA.

Il est ici, déjà occupé.

MUGNOZ.

Oui, il déjeune... Et la corbeille de noce ?

MARIQUITA, la montrant sur la table à droite.

Arrivée dès hier de Madrid, et déballée par mes soins... C'est admirable ! les beaux diamants... les belles étoffes... et des dentelles de Flandre magnifiques... Rien n'a souffert du voyage, excepté le bouquet et la couronne nuptiale qui ont été froissés et abîmés.

MUGNOZ, secouant la tête.

Vraiment !... Vois-tu, Mariquita, c'est mauvais signe !

MARIQUITA.

Allons donc !

MUGNOZ.

Ce mariage-là ne se fera pas... ou il tournera mal...

MARIQUITA.

A cause ?

MUGNOZ, secouant la tête.

A cause qu'un bouquet d'oranger qui est froissé et abîmé...

MARIQUITA.

Eh bien !... on le remplace, et il n'y paraît pas.

MUGNOZ.

Ah bah !

MARIQUITA.

Puisque c'est artificiel... tout dépend de l'adresse et du talent... et il y a au couvent de Santa-Maria une jeune fille qui est si habile... elle travaille comme les fées.

MUGNOZ.

Ah ! la señora Bianca...

MARIQUITA.

Tu peux bien dire dona Bianca... car elle est de bonne maison... elle est noble !

MUGNOZ.

Une belle noblesse qui la laisse sans un maravédis... et qui la force à se mettre pensionnaire chez les sœurs de Santa-Maria... pendant que son père est sergent ! Un gentilhomme sergent... c'est drôle !

MARIQUITA.

En quoi donc ? il y a des sergents qui ont du mérite, et des colonels qui n'en ont pas ! D'ailleurs, et pour ne pas déchoir, ce pauvre hidalgo n'avait pas d'autres ressources... c'est sa paye qui le fait vivre lui et sa fille.

MUGNOZ.

C'est juste ! tout le monde ne peut pas être... intendant... et la gentille señora a donc bien voulu...

MARIQUITA.

Par complaisance, composer de sa main une couronne et un bouquet de mariée; depuis hier elle y travaille... C'est une perfection; on jurerait que c'est naturel.

MUGNOZ.

Pour ce qui est de ça, on s'y entend au couvent de Santa-Maria, ainsi que pour les confitures de pistaches et de cédrats.

MARIQUITA.

Gourmand !... Tiens ! voici dona Bianca !

SCÈNE II.

MARIQUITA, BIANCA, MUGNOZ.

BIANCA, tenant à la main une couronne de roses blanches et un bouquet de fleurs d'oranger.

ROMANCE.

Premier couplet.

Fleurs fraîches et jolies,
Par mes mains assorties,
Lorsque je vous tressais,
Tout bas je me disais :
Blanche et belle couronne,
O toi que l'amour donne,
A qui te portera
Comme le cœur battra !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Deuxième couplet.

Puis, malgré moi pensive,
Une crainte tardive
En mon cœur se glissait
Et tout bas murmurait :
Parfois sous la couronne
Une larme rayonne;

Et qui te portera
Peut-être gémira!
Ah! ah! ah! ah! ah!

TRIO.

MARIQUITA.

Allons donc! quel sombre avenir!

MUGNOZ.

On ne songe en un jour de fêtes...

MARIQUITA.

Qu'au bal joyeux, aux castagnettes...

MUGNOZ.

Au bon vin ainsi qu'au plaisir!

MARIQUITA, ouvrant la corbeille pour y placer la couronne de roses.

Par vous la duchesse embellie
Va d'un époux charmer les yeux.

MUGNOZ.

Mais moins que vous, je le parie,
Elle sera fraîche et jolie.

MARIQUITA, qui a tiré le voile de la corbeille, le place sur le front de Bianca avec la couronne.

Et sur votre front gracieux
Ce beau voile brillerait mieux.

MUGNOZ.

Ah! qu'une telle mariée
Des amours serait enviée!

MARIQUITA, à Bianca, qui veut ôter le voile.

Laissez... laissez-nous un instant
Contempler ce tableau charmant!

Ensemble.

MUGNOZ et MARIQUITA.

Toi que l'hymen nous donne,
Fraîche et belle couronne,
A qui te portera
Le cœur joyeux battra!

BIANCA.

Séduisante couronne,
Quand l'amour seul te donne,
Celle qui t'obtiendra
Peut-être gémira!

(On entend sonner vivement dans l'appartement à droite, et Bianca se hâte d'ôter le voile et la couronne, que Mariquita replace dans la corbeille.)

BIANCA.

Ah! quel bruit et quel tapage!

MUGNOZ.

Le maître est impatient.

MARIQUITA.

Que veut-il?

MUGNOZ, montrant un valet qui apporte sur un plateau une tasse de chocolat et des lettres.

C'est, je le gage,
Son déjeuner qu'il attend.

(Il prend le plateau des mains du valet qu'il renvoie.)

BIANCA, prenant les lettres.

Puis des lettres qu'on apporte,
Et je vais...

MUGNOZ, la retenant.

Gardez-vous bien

(Lui montrant l'appartement à droite.)

D'approcher de cette porte,
Ou je ne réponds de rien.

BIANCA, étonnée.

Pourquoi?

MUGNOZ.

Que le ciel vous garde
De son œil jaloux!
Dès qu'il vous regarde,
C'en est fait de vous!
Dans ses vives flammes,

Tout devient son bien,
Et filles ou femmes
Il n'épargne rien !

MARIQUITA et BIANCA, avec effroi.

Que le ciel nous garde
De son œil jaloux !
Dès qu'il vous regarde,
C'en est fait de vous !
Dans ses vives flammes,
Tout devient son bien,
Et filles ou femmes
Il n'épargne rien !

MARIQUITA, reprenant à Bianca les lettres qu'elle tient encore à la main.

Eh oui ! c'est courir trop de risque,
Et nous devons vous protéger.

MUGNOZ, arrêtant sa femme qui se dirige vers l'appartement à droite.

Mais toi, qui parles de danger,
A son profit s'il te confisque...

MARIQUITA.

Ah ! moi, mon cher, c'est différent !

MUGNOZ.

C'est tout comme.

MARIQUITA.

Non pas, vraiment !

MUGNOZ.

Si tu lui plaisais tout à coup ?

MARIQUITA.

Je n'ai pas peur...

MUGNOZ.

J'ai peur... beaucoup.

MARIQUITA.

Je ne crains rien, et tu verras...

MUGNOZ, lui reprenant les lettres.

Je ne veux pas,
Tu n'iras pas !

MARIQUITA.

J'irai !

MUGNOZ.

Tu n'iras pas!

(On entend sonner avec plus de violence dans l'appartement à droite, et tous trois reprennent ensemble, vivement et à voix basse :)

BIANCA, MARIQUITA et MUGNOZ.

Que le ciel nous garde
De son œil jaloux!
Dès qu'il vous regarde,
C'en est fait de vous!
Dans ses vives flammes,
Tout devient son bien,
Et filles ou femmes
Il n'épargne rien,
Rien...
C'est un méchant, c'est un vaurien...
Mais taisons-nous, n'en disons rien,
Rien.

(Mugnoz remet les lettres sur le plateau qu'il prend dans ses mains et entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE III.

MARIQUITA, BIANCA.

BIANCA.

Est-il peureux, votre mari!

MARIQUITA.

C'est de naissance! on n'en guérit pas! Mais j'espère que vous resterez avec nous à la noce?

BIANCA.

Ce sera donc bien beau ?

MARIQUITA.

Superbe! la mariée fera des cadeaux à toutes les jeunes filles, et à vous surtout!... quelque jolie parure.

BIANCA.

Je ne tiens pas à me parer.

MARIQUITA.

Pour le bal, cependant, c'est utile; car il y aura un bal.

BIANCA.

Je n'aime pas la danse.

MARIQUITA.

Ah çà! vous n'aimez donc rien?...

BIANCA.

Si vraiment.

MARIQUITA.

Eh! quoi donc?

BIANCA.

Mais... d'abord, j'aime mon père.

MARIQUITA.

Ça ne compte pas... ça va sans dire. Un brave militaire...

BIANCA.

Qui est tout pour moi.

MARIQUITA.

Certainement... mais ça n'empêche pas un mari!

BIANCA.

Un mari!... à moi... c'est impossible!

MARIQUITA.

Et pourquoi donc?

BIANCA.

On m'a élevée en grande dame... on m'a dit que j'avais un nom, de la naissance... De sorte que je suis trop noble ou trop fière pour épouser un paysan... D'un autre côté, je suis trop pauvre pour épouser un seigneur... Tu vois donc bien...

MARIQUITA.

C'est vrai!... c'est gênant...

BIANCA.

Qu'il faut rester fille... et rester au couvent... Je suis résignée et j'ai pris mon parti.

MARIQUITA.

Sans penser à rien?

BIANCA.

Peut-être! On se résigne et on pense! On est aussi heureuse en songe qu'en réalité, et je fais des rêves...

MARIQUITA.

Des châteaux en Espagne.

BIANCA.

Nous sommes dans le pays!... et je me vois souvent habillée en grande dame, avec un voile de dentelle, des fleurs et des diamants... comme j'étais tout à l'heure... marchant à l'autel en donnant la main à quelqu'un...

MARIQUITA.

Qui la serre dans la sienne...

BIANCA.

Un beau seigneur, un jeune officier...

MARIQUITA.

Un Espagnol...

BIANCA.

Non... dans mon rêve, c'est un Français.

MARIQUITA.

Et pourquoi?

BIANCA.

Je ne sais... une idée!

MARIQUITA.

Et sans motif, sans raisons... sans le connaître?

BIANCA.

Je crois que si.

MARIQUITA.

Et comment cela?

BIANCA.

C'est une histoire... ou plutôt, c'est un roman.

MARIQUITA.

Raison de plus pour me le raconter.

BIANCA.

Il y a trois mois... il y avait des soldats dans les environs... car à présent il y en a partout, pour ou contre Philippe V... J'étais dans la chaumière de la vieille Babiena, qui est malade, et je lui portais quelques secours de la part du couvent...

MARIQUITA.

Ou de la vôtre.

BIANCA.

Lorsque ses enfants s'écrièrent : « Voici le galop des chevaux... voici des cavaliers! » En un instant portes et fenêtres furent fermées, et on frappait rudement en dehors...

MARIQUITA.

Une troupe de soldats qui venaient piller?

BIANCA.

Non, un seul cavalier... Il était descendu de cheval et disait : « Si cette chaumière est habitée, ouvrez... ouvrez... » Et cela d'un ton...

MARIQUITA.

Menaçant?

BIANCA.

Non... d'une voix très-douce... C'était en plein midi, par un soleil brûlant... le soleil d'Espagne... « Ma vie, s'écriait-il... ma vie pour un verre d'eau! » — « N'ouvrez pas, » me disaient la vieille Babiena et ses enfants... Et malgré moi, j'ouvris... et j'aperçus un officier français... un tout jeune homme... un bras en écharpe, et l'autre appuyé sur son sabre... Et quoique couvert de sueur et de poussière, sa figure était si belle, si expressive!...

MARIQUITA.

Il vous parla?

BIANCA.

Au contraire!... quand j'apparus tout à coup et que je lui présentai ce verre d'eau... à lui qui mourait de soif... sa main en renversa la moitié... ce qui me déconcerta... parce qu'il me regardait au lieu de boire...

MARIQUITA.

Ce qui était très-mal.

BIANCA.

Oh! je ne lui en voulais pas... ou du moins, ce n'était pas dans ce moment-là, mais quand il me présenta de l'or... Et il vit sans doute à mes regards que j'étais fâchée, car il laissa tomber sa bourse aux pieds de la mère Babiena... Et à moi...

MARIQUITA.

A vous, señora?

BIANCA.

Il me jeta une fleur de grenade qu'il portait à sa boutonnière : « A vous, mon ange gardien ! » dit-il. Un instant après il était à cheval au milieu d'officiers qui venaient de le rejoindre, et tous avaient disparu dans un nuage de poussière.

MARIQUITA

Et puis?...

BIANCA.

Et puis... voilà tout.

MARIQUITA.

Pas autre chose!... pas davantage!...

BIANCA.

C'est bien assez... Je te parlais tout à l'heure d'une passion, d'un amant, d'un mari... impossible, et que je m'amusais à rêver... C'est celui-là!

MARIQUITA.

Que vous n'avez pas revu et que jamais vous ne reverrez.

BIANCA.

Voilà justement pourquoi je peux y penser sans danger et m'en occuper sans crainte. Aussi je ne fais que cela. Il est si tendre... si galant... il m'aime tant!... Et moi, donc!... C'est le plus joli ménage qu'on puisse voir!

MARIQUITA.

Voyez ce que c'est qu'une tête de jeune fille!... On n'a d'amour, de constance pareille que pour des maris... qui n'existent pas!... Eh! mon Dieu! c'est le mien. Qu'y a-t-il donc?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MUGNOZ.

MUGNOZ.

Ce qu'il y a!... Quel maître, juste ciel!... J'avais bien raison de m'en défier!... C'est la première gratification depuis son arrivée... mais elle peut compter pour deux.

MARIQUITA.

Et comment c'est-il venu?

MUGNOZ.

D'aplomb sur ma joue. Il est féroce pour les hommes.

MARIQUITA.

Tu disais pour les femmes...

MUGNOZ.

C'est un autre genre... Je venais de placer devant lui son chocolat et ses lettres... Il en regarde une et me dit brutalement comme tout ce qu'il fait : « Quelle est cette adresse?... Madame Mugnoz!... Qu'est-ce que c'est que ça!... » Une lettre pour toi qui s'était glissée dans les siennes!... Je l'ai là... Où est le mal?... Il en laisse tomber une autre, et

pendant que je la ramasse : « Quelle est celle-ci?... » toujours avec la même voix. « Cette lettre! que je lui réponds, je l'ignore; je ne me serais pas permis... » — « Lis-la-moi... tu vois bien que je déjeune... Tu hésites... tu ne sais donc pas lire?... et tu es mon intendant! » — « Si vraiment, je sais lire, » lui répliquai-je avec assez de fermeté dans l'organe; quant aux jambes, elles commençaient à s'en aller...

MARIQUITA, à part.

Poltron!...

MUGNOZ.

Je brise donc le cachet qui était aux armes de Castañeda : « Ah! mon beau-père, s'écrie-t-il, et dona Aurore, ma prétendue... Eh bien! arrivent-ils?... achève donc!... » Et voici à peu près ce que j'achève... c'en est le sens : « Monsieur le duc, je croyais donner ma fille à un seigneur sage et rangé, et il paraît que vous êtes un libertin, un joueur, un mauvais sujet... »

BIANCA.

Eh bien?

MUGNOZ.

Eh bien! je n'avais pas achevé la phrase, qu'il m'était tombé sur la joue un énorme soufflet.

MARIQUITA.

Et tu l'as reçu?

MUGNOZ.

Tiens! cette question! J'ai eu beau lui dire : « C'est moi qui lis, ce n'est pas moi qui écris... » le soufflet était donné. « Que ça te serve de leçon, » me dit-il; et sans faire seulement droit à mes réclamations, il s'était mis à son bureau. Il répondait à son beau-père, et d'un style... je n'aurais pas voulu être à sa place : « Tant mieux! tant mieux! s'écriait-il; j'étais bien bon de me marier!... Que tout soit rompu... » Puis, se retournant vers moi : « Et cette lettre, qu'elle lui soit transmise... à l'instant... entends-tu bien;

ou sinon... » J'ai craint que les deux ne fissent la paire, et je suis sorti brusquement avec son message.

MARIQUITA.

Qu'il faut envoyer.

MUGNOZ.

Je n'ai garde d'y manquer. Je vais dépêcher un cavalier au château de Castañeda; j'y courrais plutôt moi-même.

MARIQUITA, le retenant.

Très-bien! Mais ma lettre, à moi, que tu oublies...

MUGNOZ, la lui donnant.

C'est vrai. Au diable les correspondances!... De qui est celle-ci, et qui donc peut t'écrire?

MARIQUITA, qui a ouvert la lettre.

Ah! mon Dieu!

BIANCA, vivement, s'approchant d'elle.

Qu'est-ce donc?

MARIQUITA.

Rien... des affaires de ménage.

MUGNOZ.

Alors, voyons.

MARIQUITA.

Ça ne te regarde pas.

MUGNOZ.

Puisque c'est du ménage...

MARIQUITA.

Raison de plus.

MUGNOZ.

Mais pourtant...

MARIQUITA.

Tais-toi!

BIANCA.

J'entends les pas d'un cheval... Un cavalier!...

MUGNOZ.

Serait-ce le beau-père qui a changé d'idée et qui arrive?

BIANCA, regardant par la fenêtre.

Non... un jeune homme qui s'avance au grand galop le long de l'avenue... un officier... et cet air... cette tournure... (A demi-voix à Mariquita.) C'est lui!... c'est lui!...

MARIQUITA, à demi-voix.

Est-il possible!... (La retenant.) Et que voulez-vous faire?

BIANCA, à demi-voix.

Le voir, sans être vue, au moment où il entrera dans la cour du château... Silence avec lui, avec tout le monde!

(Elle s'enfuit par la porte à gauche.)

MARIQUITA, de même.

Soyez tranquille...

SCÈNE V.

MARIQUITA, MUGNOZ.

MUGNOZ.

Où va-t-elle donc ainsi?

MARIQUITA.

Peu t'importe!... J'aime autant qu'elle ne soit plus là.

MUGNOZ.

Pour quelle raison?

MARIQUITA.

Cette lettre que je reçois est de son père, Juan Vélasquo de Molina.

MUGNOZ.

Le sergent, le vieux gentilhomme?

MARIQUITA.

Qui, maltraité par un jeune officier, a oublié son âge et son grade en tirant l'épée contre son supérieur.

MUGNOZ.

Par saint Jérôme! c'est fait de lui!

MARIQUITA.

Il est arrêté, mis en jugement...

MUGNOZ.

Et sa fille?

MARIQUITA.

Il veut qu'elle ignore cette nouvelle; il me supplie de la lui cacher. Mais il faut courir près de monseigneur... nous jeter à ses pieds... lui demander grâce...

MUGNOZ.

Moi!... ah! bien oui!...

MARIQUITA.

C'est lui!... Il vient.

MUGNOZ.

Je me sauve... S'il me trouvait encore ici... Son message qui n'est pas parti!...

MARIQUITA.

Mais écoute-moi donc!

MUGNOZ.

Tu seras cause qu'il va encore m'échauffer les oreilles. (Il aperçoit don Gaspard, pousse un cri.) Ah!...

(Il s'enfuit par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

MARIQUITA, DON GASPARD, entrant par la porte à droite.

DUO.

MARIQUITA.

Monseigneur! monseigneur!

DON GASPARD.

Qu'est-ce donc?

MARIQUITA, à part.

J'ai grand'peur.

DON GASPARD.

Ah ! comme elle est jolie !

MARIQUITA.

Lui qu'on disait méchant !
Voyez la calomnie...

DON GASPARD.

C'est ainsi, mon enfant !
Oui, de loin le vulgaire
Nous poursuit de ses traits.
Pour nous juger, ma chère,
Il faut nous voir de près.

MARIQUITA.

Eh bien donc, monseigneur...

DON GASPARD.

Eh bien ?...

MARIQUITA, à part.

J'ai toujours peur.
(Haut.)
Pardonnez mon audace,
Je viens vous demander...

DON GASPARD.

Eh quoi donc ?

MARIQUITA.

Une grâce.

DON GASPARD.

A vous d'en accorder.

MARIQUITA.

Quoi ! ce maître sévère,
Qu'on disait si mauvais...

DON GASPARD, lui prenant la main.

Pour nous juger, ma chère,
Il faut nous voir de près.
(Il l'embrasse.)

MARIQUITA.

Eh bien! monseigneur, puisqu'il en est ainsi...

SCÈNE VII.

MARIQUITA, DON GASPARD, LE CHEVALIER DE VILHARDOUIN.

DON GASPARD, qui tenait les mains de Mariquita, aperçoit le chevalier, pousse un cri et court à lui.

Dieu!... le chevalier de Vilhardouin!

MARIQUITA.

Mais, monseigneur...

DON GASPARD.

C'est bien, c'est bien... va-t'en.

MARIQUITA.

Mais vous me disiez...

DON GASPARD.

Je t'ai dit de t'en aller et de nous laisser.

MARIQUITA.

Un mot seulement...

DON GASPARD, avec colère.

Ah! je n'aime pas qu'on me réplique...

MARIQUITA.

Je m'en vas... monseigneur... Je m'en vas... (A part.) Mon mari a raison... cela dépend des moments... je reviendrai dans un autre.

(Elle sort en faisant la révérence aux deux seigneurs.)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, DON GASPARD.

DON GASPARD.

Vous, chevalier... en Espagne, et chez le duc d'Olonne... soyez le bienvenu... Depuis deux ans, je crois, que nous nous sommes rencontrés à la cour de France... vous promettiez d'être un gentil cavalier, et vous avez tenu parole! Mais d'où diable venez-vous ainsi à franc étrier?

LE CHEVALIER.

De quinze lieues au moins, de notre quartier général, à travers les Impériaux et les Anglais qui battent la campagne.

DON GASPARD.

Et pourquoi cette expédition?

LE CHEVALIER.

Pour vous sauver.

DON GASPARD.

Moi... vous voulez rire?

LE CHEVALIER.

Non pas... (Mystérieusement.) Je viens de la part du duc de Vendôme... cela doit vous suffire.

DON GASPARD.

Ma foi, non, et à moins de quelque note explicative...

LE CHEVALIER.

Il n'eût pas été prudent... de m'en charger... et j'espère sans cela me faire comprendre... (A demi-voix.) Le duc d'Olonne, grand d'Espagne, et tout-puissant dans cette province, a pensé qu'en brave et loyal soutien de la monarchie espagnole, il devait obéir au testament du feu roi, et reconnaître Philippe V pour son souverain...

DON GASPARD.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Et tandis que dans ce château où il est venu pour se marier, on le croit occupé de bals, de plaisirs et de fêtes, il ne songe qu'aux moyens de traverser les lignes impériales dont il est entouré, pour conduire au duc d'Anjou les deux régiments qu'il commande.

DON GASPARD, vivement.

Silence!...

LE CHEVALIER.

Vous voyez, monseigneur, que j'en sais autant que vous, et plus encore! car vous vous croyez sûr du succès, et vous êtes trahi... Des officiers auxquels vous vous êtes confié, vous ont dénoncé à l'archiduc d'Autriche, à Madrid.

DON GASPARD.

Qui vous l'a dit?

LE CHEVALIER.

Un courrier expédié par lui donne au gouvernement d'Aragon avis de vos projets, et l'ordre de s'emparer de votre personne; ce courrier, intercepté par nous, sera suivi de quelque autre, qui demain, aujourd'hui peut-être...

DON GASPARD.

Je comprends...

LE CHEVALIER.

Et notre général s'est écrié : « Il ne faut pas que le duc d'Olonne, un partisan de Philippe V, soit compromis pour nous; » et, regardant les officiers qui l'environnaient : « Qui de vous, messieurs, ira au milieu des ennemis l'avertir des dangers qui le menacent? »

DON GASPARD.

Et c'est vous...

LE CHEVALIER.

C'est de droit... Ne vous rappelez-vous pas, à Versailles... ce souper... ce lansquenet... où, grâce à vous, j'ai

fait mes premières armes? Vous m'avez grisé; vous m'avez fait jouer; vous m'avez fait battre!

DON GASPARD, riant.

C'est vrai!

LE CHEVALIER.

Voilà de ces procédés qu'on n'oublie pas!... Cadet de famille, et sans espérance, j'ai suivi le petit-fils de Louis XIV à la conquête d'un royaume; mais avant de chercher fortune en Espagne, j'ai voulu d'abord payer mes dettes envers un ami...

DON GASPARD.

Qui à son tour s'acquittera, je l'espère!

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Avant tout, le plus prudent est de quitter ce château, de vous éloigner... parce qu'une fois en France, vous êtes sauvé.

DON GASPARD.

Et ruiné!

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire?

DON GASPARD.

Ne savez-vous pas que l'archiduc, qui est un grand financier, a rendu un édit par lequel sont confisqués et vendus sur-le-champ les fiefs et domaines des seigneurs espagnols qui se réfugient à l'étranger?

LE CHEVALIER.

N'est-ce que cela? Vous êtes dans la même position que le marquis de Mendoza, et, comme lui, vous pouvez vous mettre à l'abri.

DON GASPARD.

Et comment?

LE CHEVALIER.

En assurant à l'instant la propriété de vos biens à votre

femme, qui vous en fera passer les revenus... à la belle dona Aurore de Castañeda, que vous épousez ce matin.

DON GASPARD.

Plût au ciel! mais à l'heure qu'il est, ce mariage est rompu!

LE CHEVALIER.

Que m'apprenez-vous là?

DON GASPARD.

Un sermon du beau-père... une bourrasque qu'il était possible de dissiper... Mais au lieu de chercher à l'apaiser, je viens de lui écrire la lettre la plus injurieuse, la plus outrageante...

LE CHEVALIER, vivement.

Et vous l'avez envoyée?

DON GASPARD.

Ah! quelle idée!... (Il sonne avec force.) Peut-être n'est-elle pas encore partie! (Il sonne plus fort.) Viendra-t-on quand j'appelle!... (Il prend à la ceinture du chevalier un pistolet qu'il tire.) Par Notre-Dame d'Atocha et tous les saints d'Espagne...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; MARIQUITA et MUGNOZ arrivent au bruit, tout effrayés et se serrant l'un contre l'autre.

MARIQUITA, à demi-voix.

Ah! mon Dieu! quelle colère!

MUGNOZ, de même.

Un nouvel accès.

MARIQUITA, de même.

Non... le même qui dure toujours.

DON GASPARD, à Mugnoz, qu'il prend au collet.

Cette lettre! cette lettre que je t'ai donnée tout à l'heure pour le château de Castañeda?...

MUGNOZ, d'un air aimable.

Soyez tranquille, monseigneur, partie... partie... (Don Gaspard lui donne un soufflet.) Pan! les deux y sont!... j'en suis fâché pour monseigneur qui s'est trompé. Il a cru que je lui disais qu'elle n'était pas partie... et elle l'est.

DON GASPARD, furieux.

Il ose me le rappeler encore!

MUGNOZ.

Un homme à cheval... ventre à terre... il doit être arrivé!

DON GASPARD.

Misérable! Qui te l'avait dit?

MUGNOZ.

Vous-même!

DON GASPARD.

Qu'importe!... Ne devais-tu pas te douter et deviner?... Mais supposez donc à ces bêtes brutes de l'instinct, de l'intelligence... (Avec colère.) Va-t'en!... Non, reste!...

MUGNOZ, tremblant.

Qu'est-ce qu'il faut faire?

DON GASPARD, toujours furieux.

Ce qu'il faut faire!... Il n'a pas assez d'esprit pour comprendre que je n'en sais rien!

MUGNOZ, bas à sa femme, à gauche du théâtre.

Ah! le mauvais maître!

MARIQUITA, de même.

Oui! mais c'est le maître! Tais-toi!

DON GASPARD, de l'autre côté, à droite.

Eh bien! chevalier, qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Que vous n'avez pas de temps à perdre... et qu'à votre place je me hâterais de prendre un parti.

DON GASPARD.

Oui... il y a de ces cas désespérés où tout est permis!...

Nous avons bien, du reste, quelques heures encore devan nous; j'ai des papiers importants à mettre en ordre, ou à détruire... Vous nous restez?

LE CHEVALIER.

Je repars à l'instant... J'ai promis d'être de retour ce soir... si je ne suis pas tué... et quand on a promis à son général...

DON GASPARD.

C'est juste... Adieu, chevalier... Merci du service que vous me rendez... Tenez, embrassons-nous... Maintenant, bon courage!

LE CHEVALIER.

Et bonne chance à tous deux!

(Il sort.)

SCÈNE X.

MUGNOZ et MARIQUITA, à l'écart, DON GASPARD.

MUGNOZ, bas à sa femme.

Faut-il nous en aller?...

MARIQUITA.

Je n'en sais rien.

DON GASPARD, se promenant avec agitation.

Un brave jeune homme... qui aura fait trente lieues pour me donner un bon conseil... moi qui ne lui en ai jamais donné que de mauvais! Allons! allons! il a raison... Autant disputer à nos ennemis le patrimoine de nos ancêtres... D'ailleurs Philippe V l'emportera... je reviendrai... Tout cela n'aura qu'un temps... oui, mais... un mariage, cela dure toujours... Eh bien! n'y étais-je pas décidé?... Et aujourd'hui... ce matin même... l'église et le chapelain, tout n'est-il pas disposé? Rien n'est changé... que ma femme, que je n'ai pas encore... Qu'est-ce que ça fait?... Aurore de Castañeda n'était pas déjà si belle... et quant à son ca-

ractère, qui m'était totalement inconnu, je ne tomberai peut-être pas plus mal en prenant au hasard... Oui, par-dieu! c'est original... et dussé-je aujourd'hui même, et parmi mes vassales, choisir une duchesse d'Olonne... (Se retournant vers Mariquita, qui timidement s'est approchée de lui.) Que me veux-tu?

MARIQUITA.

Deux mots, par grâce...

DON GASPARD.

Ah! c'est toi que j'ai déjà vue ce matin?

MARIQUITA, tremblante.

Mariquita... vous vous rappelez.

DON GASPARD.

Oui... je me rappelle que tu es jolie...

MARIQUITA, de même.

Oui, monseigneur.

DON GASPARD.

Et tu es honnête?

MARIQUITA, de même.

Oui, monseigneur.

DON GASPARD.

Sage et vertueuse?

MUGNOZ, à haute voix.

Oui, monseigneur.

DON GASPARD.

Qu'est-ce que ça te regarde? Ce n'est pas à toi que je parle, c'est à elle... Dis-moi, jeune fille, as-tu envie d'être mariée?

MARIQUITA.

Je le suis, monseigneur.

DON GASPARD.

Comment!...

MUGNOZ.

C'est ma femme !

DON GASPARD.

Alors, que diable venez-vous me demander ?... Laisse-moi...

MARIQUITA.

Aussi ce n'est pas pour moi, monseigneur, que je viens vous implorer... C'est pour un autre... un soldat de votre régiment qui va être condamné et passé par les armes.

DON GASPARD, secouant la tête.

Il n'est pas le seul du régiment à qui cela puisse arriver.

MARIQUITA.

Lisez plutôt...

DON GASPARD.

Ah ! don Juan Velasquo de Molina... Oui, un sergent... un vieux gentilhomme qui, comme un étourdi... va défier son officier...

MARIQUITA.

Grâce, monseigneur... pour lui... et surtout pour sa jeune fille, qui en mourrait...

DON GASPARD.

Ah ! il a une fille ?...

MARIQUITA.

Élevée au couvent de Santa-Maria... Dona Bianca... Un ange de beauté et seule au monde... Pas un maravédis de fortune.

DON GASPARD, préoccupé.

Ça ne fait rien... Tu dis qu'elle est belle ?

MARIQUITA.

Oui, monseigneur... (Vivement.) mais encore plus vertueuse.

DON GASPARD.

Tant mieux... jeune... jolie... bien élevée, et fille de Juan Velasquo... un vieux gentilhomme... viens... viens... j'ai à te parler...

MUGNOZ, voulant les suivre.

Mais, monseigneur...

DON GASPARD.

A elle... pas à toi... reste là... je reviens à l'instant...

(Il entre avec Mariquita dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

MUGNOZ, puis BIANCA.

BIANCA.

Ah ! qu'ai-je appris !.., C'est fait de lui !
Mon père !...

MUGNOZ.

Elle sait tout !

BIANCA.

Où trouver un appui ?
Réponds... Cet officier que, de loin, tout à l'heure,
Je regardais sans oser l'aborder,
Je le cherche à présent !... Lui seul peut me guider.
Où donc est-il ?

MUGNOZ.

Lui !... de cette demeure
A l'instant il vient de partir !

BIANCA, accablée.

Oh ! je n'ai plus qu'à mourir !

AIR.

A qui, dans ma misère,
Avoir, hélas ! recours ?
O mon père... mon père...
Ils vont trancher tes jours !
O mon père, mon père,
Adieu donc pour toujours !

Cruels ! faites-lui grâce !
Pitié pour mon tourment,
Et prenez à sa place

Les jours de son enfant !
Mais nul ne veut m'entendre,
Et je vais demeurer
Seule pour le défendre,
Seule pour le pleurer.

A qui, dans ma prière,
Avoir, hélas ! recours?
O mon père, ô mon père,
Adieu donc pour toujours !
Toujours... toujours !

SCÈNE XII.

LES MÊMES; MARIQUITA, sortant de l'appartement à droite.

TRIO.

MARIQUITA, courant à Bianca.

Non, le ciel vous protége !

BIANCA.

Et mon père...

MARIQUITA.

Est sauvé !
Du juste arrêt qui le menace,
Monseigneur l'a promis, il sera préservé !

MUGNOZ, stupéfait.

Oh ! ce n'est pas possible !

MARIQUITA.

Il va signer sa grâce.

BIANCA.

Oh ! mes jours sont à lui, pour un bienfait si grand !

MARIQUITA, avec embarras.

Mais vraiment il y compte !

BIANCA, effrayée.

O ciel !... que veux-tu dire?

MARIQUITA.

Qu'à votre cœur en retour il aspire,
Et, duchesse d'Olonne, un époux vous attend !

BIANCA.

Moi ! sa femme !... moi !

Ensemble.

BIANCA.

Non ! non, ce n'est pas possible,
J'ai mal entendu, je croi !
Ce mot fatal et terrible
A glacé mon cœur d'effroi !

MARIQUITA.

Eh ! oui, vraiment, c'est possible,
Car il me l'a dit à moi !
Hymen fatal et terrible,
Il le veut ! Telle est sa loi !

MUGNOZ.

Non, non, ce n'est pas possible.
Je rêve encor, je le croi !
Pour elle, à ce mot terrible,
Mon cœur a battu d'effroi !

MARIQUITA.

Par un étrange et bizarre caprice,
Que nul ne saurait expliquer,
Il veut qu'à l'instant même, ici l'on vous unisse !
Et quand il dit : Je veux !...

MUGNOZ.

Nul ne doit répliquer !
Ou sinon...

BIANCA.

Il n'importe ! Un pareil sacrifice
Est au-dessus de moi !

MARIQUITA.

Mais songez au danger !...

MUGNOZ.

Le vrai danger est de faire la noce,
Car, s'il veut l'épouser, cet ogre si féroce,
C'est comme Barbe-Bleue : afin de l'égorger !

MARIQUITA, à son mari.

Veux-tu te taire !...

MUGNOZ, à part.

C'est vrai... son père !...

Ensemble.

BIANCA.

O mon père ! ô mon père !
J'entends sa voix si chère !
Il n'a dans sa misère
Que moi seule ici-bas !
Et lorsque la tempête
Par cet hymen s'arrête,
Moi, j'irais sur sa tête
Appeler le trépas !

MARIQUITA, la retenant.

Songez à votre père,
Entendez sa prière,
Il n'a dans sa misère
Que vous seule ici-bas.
Et lorsque la tempête
Par cet hymen s'arrête,
Voulez-vous sur sa tête
Appeler le trépas !

MUGNOZ, à qui Mariquita fait des signes.

Songez à votre père,
Écoutez sa prière,
Il n'a dans sa misère
Que vous seule ici-bas !
Et lorsque la tempête
Par cet hymen s'arrête,
Voulez-vous sur sa tête
Appeler le trépas !

MARIQUITA, regardant la corbeille qui est restée sur la table.

Ainsi cette riche corbeille...

MUGNOZ.

Que nous admirions ce matin...

MARIQUITA.

Et ces fleurs, riante merveille...

MUGNOZ.

Écloses de sa propre main...

MARIQUITA.

Vont parer à l'autel la duchesse d'Olonne.

BIANCA.

Oh ! j'avais donc raison ! fraîche et belle couronne,
Celle qui t'obtiendra
Peut-être gémira !
(Avec force.)
Non, cet hymen est un blasphème !
(Bas à Mariquita.)
Car mon cœur n'est plus à moi,
Tu le sais bien !... c'est un autre que j'aime !
Oui, je l'aime... je l'aime !
Et maintenant plus que jamais, je croi !

Ensemble.

MARIQUITA et MUGNOZ.

Songez à votre père,
Écoutez sa prière,
Il n'a dans sa misère
Que vous seule ici-bas !
Et lorsque la tempête
Par cet hymen s'arrête,
Vous devez de sa tête
Détourner le trépas !

BIANCA.

Oui, mon père... mon père...
J'entends sa voix si chère !
Il n'a dans sa misère

Que moi seule ici-bas !
Quand gronde la tempête,
Lorsqu'un meurtre s'apprête,
Oui, je dois de sa tête
Détourner le trépas !

(En ce moment, de l'appartement à droite, sortent des femmes de chambre qui emportent la corbeille et emmènent dans l'appartement, à gauche, Bianca qui hésite encore, mais qui pousse un cri et s'enfuit en voyant venir don Gaspard. Mariquita la suit.)

SCÈNE XIII.

MUGNOZ, puis DON GASPARD, sortant de la porte à droite, suivi de PLUSIEURS OFFICIERS et d'un homme vêtu de noir, UN NOTAIRE, avec lequel il parle à voix basse ; puis RAPALLO.

MUGNOZ, à part, avec ironie.

Le voilà, ce nouvel époux !
Qu'il a l'air gracieux et doux !

DON GASPARD, au notaire, lui remettant un parchemin.

Oui, tel est mon contrat !... Je reconnais et donne
A Bianca... ma femme et duchesse d'Olonne,
Tous mes biens, par cet acte entre vos mains remis.

MUGNOZ, à part.

Tous ses biens !... On ne peut comprendre un pareil maître !
Sans l'avoir vue encor !... sans même la connaître !
Faut-il que pour le sexe il ait le cœur épris !
(Haut, à don Gaspard, montrant l'appartement à gauche.)
Madame vous attend...

DON GASPARD, avec impatience.

C'est bon... qu'elle m'attende
A l'autel !... dans l'instant je m'y rends !

MUGNOZ, à part, avec étonnement.

J'aurais cru
Sa flamme plus pressée et son ardeur plus grande !

DON GASPARD, se retournant vers un officier qui entre dans ce moment avec précipitation.

C'est toi, Rapallo, que veux-tu ?

RAPALLO, à demi-voix.

De quelque noir projet l'agent ou le ministre,
Arrive de Madrid un alcade mayor.
Il s'informe de vous d'un air sombre et sinistre,
Et chez le gouverneur il s'est rendu d'abord.

DON GASPARD, bas à Rapallo.

Le chevalier disait vrai... c'est, je gage,
L'ordre de m'arrêter... Hâtons le mariage;
Tu seras mon témoin.

(Faisant signe aux officiers qui l'entourent de passer devant lui dans l'appartement à gauche.)

Messieurs!...

(A Mugnoz.)

Approche!

MUGNOZ, à part, avec frayeur.

O ciel !

DON GASPARD.

Fais seller un cheval pour qu'avant un quart d'heure
Je parte.

MUGNOZ.

Avec madame?

DON GASPARD.

Eh non!... elle demeure,
Je pars seul.

MUGNOZ, étonné.

Seul!

DON GASPARD.

Au sortir de l'autel.

(Il sort suivi de Rapallo et de tous ses amis.)

SCÈNE XIV.

MUGNOZ, seul.

COUPLETS.

Premier couplet.

Autant que je puis m'y connaître,
Ces seigneurs sont drôlement faits!
L'instant où s'éloigne mon maître
Est l'instant où je resterais!
Près d'une femme jeune et belle,
Quand l'hymen l'invite et l'appelle,
Chez lui, quand l'amour l'attend là...
Au galop voilà qu'il s'en va!
Patata, patata, patata,
Au grand galop l'hymen s'en va!

Mais ses ordres que j'oubliais!
(S'approchant d'une croisée du fond.)
Mais sans me déranger et de cette fenêtre,
Je puis...
(Appelant.)
Peblo!... Peblo!... le cheval de ton maître!
(A part.)
Il m'entend!...
(Parlant à la fenêtre.)
Son manteau!
(A part.)
Très-bien...
(Parlant à la fenêtre.)
Ses pistolets!
(Revenant au bord du théâtre.)

Deuxième couplet.

Pour rejoindre sa Dulcinée,
S'il courait par monts et par vaux...
Mais dans cette course obstinée,
Au plaisir il tourne le dos.

Ah ! c'est d'un fâcheux horoscope !
Car lorsqu'ailleurs l'hymen galope,
Chez lui, pendant ce moment-là,
Au grand galop l'amour viendra,
Patata, patata, patata,
Au grand galop l'amour viendra !
(S'adressant aux gens du village qui arrivent du dehors.)
Arrivez donc ! ils sont unis !...
Ils sont bénis !...

SCÈNE XV.

MUGNOZ, et toutes LES PERSONNES DE LA NOCE qui sortent de l'appartement à gauche; puis DON GASPARD, BIANCA, MARIQUITA et RAPALLO.

FINALE.

LE CHOEUR.

Amour, grandeur et richesse
Les comblent de leurs faveurs !
A notre jeune maîtresse
Offrons nos plus belles fleurs.

(Paroît don Gaspard qui entre vivement et va demander à Mugnoz si ses ordres sont exécutés. Derrière lui s'avance Bianca couverte d'un voile ; Rapallo lui donne la main ; Mariquita est près d'elle.)

BIANCA, près de Mariquita, à gauche du théâtre, pendant que don Gaspard et Mugnoz sont à droite, Rapallo au milieu.

O jour de crainte et d'alarmes !
Hymen fatal, odieux !
Tâchons de cacher les larmes
Qui s'échappent de mes yeux !

(Pendant ce temps on apporte, à droite, à don Gaspard, son manteau, ses pistolets et de l'or dont il garnit ses poches. Il prend aussi sur lui divers papiers.)

Ensemble.

BIANCA, se cachant avec son voile.

Dans le trouble qui m'oppresse

Malgré moi coulent mes pleurs ;
Et je ne suis pas maîtresse
De leur cacher mes douleurs !

MARIQUITA et MUGNOZ, regardant Bianca.

Dans le trouble qui l'oppresse,
Ah ! je vois couler ses pleurs,
Et notre jeune duchesse
Ne peut cacher ses douleurs !

DON GASPARD.

Partons vite, le temps presse,
Dans un instant, quel bonheur !
J'aurai trompé leur adresse
Et déjoué leur fureur !

LE CHOEUR.

Amour, grandeur et richesse, etc.

LES OFFICIERS, bas à don Gaspard.

Partez !

RAPALLO, à demi-voix.

Sans regarder votre nouvelle épouse !
Elle en vaut cependant la peine...

DON GASPARD.

En vérité !

RAPALLO.

Je l'ai vue à travers son voile, et sa beauté
Est divine !

LE CHOEUR, à demi-voix.

Partez !

DON GASPARD, gaîment.

La fortune jalouse
Me devait ce hasard !... Voyons donc... par ma foi...

(Il s'apprête à traverser le théâtre pour aller à Bianca et pour soulever son voile. En ce moment paraît l'alcade mayor suivi de gens de justice.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; L'ALCADE MAYOR, suivi de GENS DE JUSTICE, se plaçant entre Bianca et don Gaspard, avant que celui-ci ait pu s'approcher d'elle, et étendant sa baguette blanche.

L'ALCADE MAYOR.

Au nom du roi,
Je vous arrête!...
(Tous les vassaux du duc, s'éloignant de lui.)
O ciel!

Ensemble.

LE CHŒUR, MUGNOZ, MARIQUITA.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je!
Quel mystère étrange
Tout à coup dérange
Des projets si doux?
Mais s'il est coupable,
Que Dieu redoutable
Le frappe et l'accable
D'un juste courroux!

DON GASPARD.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je!
Et quel sort étrange
En prisonnier change
Un nouvel époux?
Destin redoutable
Dont la main m'accable,
Mon front indomptable
Brave ton courroux!

RAPALLO et LES OFFICIERS.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je!
Et quel sort étrange
En prisonnier change

Un nouvel époux?
Destin redoutable
Dont la main l'accable,
Son front indomptable
Brave ton courroux.

BIANCA.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je!
Et quel sort étrange
En prisonnier change
Ce nouvel époux?
Destin qui m'accable,
Ta main redoutable
Pour moi secourable,
Calme son courroux!

L'ALCADE MAYOR, à don Gaspard.

Il faut nous suivre à l'instant, il le faut.

DON GASPARD.

Je me soumets aux ordres qu'on vous donne,
Mais en particulier ne puis-je dire un mot
A la duchesse d'Olonne,
A ma femme?...

L'ALCADE.

Je ne doi
Vous laisser parler à personne;
Tel est l'ordre signé du roi!
Ainsi donc sur-le-champ, monseigneur, suivez-moi...

Ensemble.

LE CHOEUR.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je! etc.

DON GASPARD.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je! etc.

RAPALLO et LES OFFICIERS.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je! etc.

BIANCA.

Ah! grand Dieu! qu'entends-je! etc.

(L'alcade mayor et les gens de justice qui ont entouré don Gaspard et qui l'ont empêché d'approcher de Bianca, l'entraînent pendant que Bianca, cachée par son voile, est tombée sur un fauteuil. Mariquita et Mugnoz, courbés près d'elle, s'empressent de la secourir.)

ACTE DEUXIÈME

La cour d'un couvent, élevée en terrasse au sommet d'une montagne. De cette terrasse on découvre en panorama les plaines de la Castille. — A gauche, des portiques conduisant au monastère. A droite, des ruines. Au fond, une balustrade et un escalier par lequel on descend dans la plaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on entend au loin le bruit du canon et des fanfares guerrières. Au milieu de la cour du couvent, SŒUR ANGÉLIQUE et des RELIGIEUSES sont à genoux et prient.

LES RELIGIEUSES.

Sainte Madeleine,
Tu vois notre peine !
Sainte Madeleine,
Que la paix revienne !
Reine souveraine,
Que ta main enchaîne
Leur rage inhumaine,
Et qu'à toi parvienne
Prière et neuvaine
Et pieuse antienne,
Sainte Madeleine !

(On entend la fusillade qui recommence plus fort.)

SŒUR ANGÉLIQUE.

Que le démon de la guerre
Extermine les méchants !

Si Dieu ravage la terre
Qu'il sauve au moins les couvents !

LES RELIGIEUSES.

Sainte Madeleine,
Tire-nous de peine !
Sainte Madeleine,
Que la paix revienne ! etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; MUGNOZ, en costume de moine.

(En ce moment, le bruit du canon rèdouble ; toutes les religieuses se remettent à genoux, en voyant monter précipitamment l'escalier du fond à un homme qui, tout effrayé et sans les regarder, se jette à genoux devant elles, de l'autre côté, à droite ; c'est Mugnoz.)

MUGNOZ.

Grâce, messieurs !... j'embrasse vos genoux !
(Levant la tête, il aperçoit sœur Angélique et ses religieuses.)
Que vois-je ?... Où suis-je ?...

TOUTES.

Et qui donc êtes-vous ?

MUGNOZ.

Un fuyard qui craint tout... mais surtout la mitraille.

TOUTES.

Que se passe-t-il donc ?

MUGNOZ, troublé.

Rien !... rien qu'une bataille !
Dans la plaine, mes sœurs, Vendôme et les Français...
Et de l'autre côté Stanhope et ses Anglais...
Ecoutez...
(On entend le canon.)
Pan ! pan ! pan ! pan !

LES RELIGIEUSES.

Remettons-nous en oraison.
Sainte Madeleine,
Tire-nous de peine !

MUGNOZ, de l'autre côté, à part.

La sainte n'entend pas!... Pan! pan!

LES RELIGIEUSES.

Sainte Madeleine,
Que la paix revienne!

MUGNOZ.

Le bruit du canon
L'empêche, hélas! d'entendre l'oraison!

Ensemble.

LES RELIGIEUSES.

Sainte Madeleine,
Tu vois notre peine!
Sainte Madeleine,
Que la paix revienne!
Reine souveraine,
Que ta main enchaîne
Leur rage inhumaine,
Et qu'à toi parvienne
Prière et neuvaine
Et pieuse antienne,
Sainte Madeleine!

MUGNOZ.

J'en perds la raison!
Toujours le canon!
Pan! pan! pan! pan! pan!
Ah! le maudit son!
Pan! pan! pan! pan! pan!
Sainte Madeleine
Peut entendre à peine
Leur sainte oraison.
Pan! pan! pan! pan!
Pan! pan!
Pan!

(A la fin de ce chœur, le bruit qui avait diminué peu à peu s'apaise tout à fait.)

SŒUR ANGÉLIQUE.

Mais le canon se tait!

MUGNOZ.

Le bruit cesse, en effet.

SŒUR ANGÉLIQUE.

A force de prière, Dieu prend pitié de nous!

MUGNOZ.

Mais qui donc êtes-vous?

SŒUR ANGÉLIQUE.

Rien qu'une pauvre nonne,
Abbesse du couvent;
Et vous?

MUGNOZ.

Du duc d'Olonne,
Moi, je suis l'intendant!
De son château, qu'on pille,
Je fuis!...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Et vous voilà...

MUGNOZ.

Venu dans la Castille...

SŒUR ANGÉLIQUE.

A Guadalaxara!

(Mugnoz et les religieuses se relèvent.)

SŒUR ANGÉLIQUE.

Vous dites donc que votre château, qui est situé dans l'Aragon...

MUGNOZ.

A été ravagé.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Par les ennemis?

MUGNOZ.

On ne sait pas! parce que, en Espagne maintenant, les

ennemis et les alliés... ça se confond... qu'on ne s'y reconnaît plus : tant il y a que c'étaient des gens qui plumaient les volailles... pillaient les caves... enlevaient les femmes... Et comme j'en avais une...

SŒUR ANGÉLIQUE.

En vérité !...

MUGNOZ.

J'en avais même deux... la mienne d'abord, et madame la duchesse, une jeune fille que mon maître venait d'épouser, et que, en partant pour sa prison, il avait laissée à ma garde...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Et vous l'avez défendue?

MUGNOZ.

Certainement... Je lui ai conseillé de s'enfuir... et comme je ne suis pas homme à conseiller aux autres ce que je ne ferais pas moi-même... je ne les ai pas quittées!

SŒUR ANGÉLIQUE, lui prenant la main.

C'est bien!

MUGNOZ.

De plus, j'avais une idée assez heureuse... à ce que je crois! C'était d'endosser ce costume de moine, parce que, en Espagne, l'habit est une sauvegarde... et j'avais fait prendre à mes compagnes... à ces deux dames... la robe et le capuchon de jeunes frères quêteurs...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Et que leur est-il arrivé?

MUGNOZ.

Rien d'abord; et pendant trois à quatre jours, nous nous sommes aventurés assez tranquillement à travers le pays. Mais hier, à quelques lieues d'ici, près d'un petit bois, nous avons tout à coup, et pour la première fois, entendu, très-distinctement...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Quoi donc?

MUGNOZ.

Ce que nous entendions tout à l'heure... pan! pan!... et quand on n'y est pas habitué! aujourd'hui, ça ne me ferait plus rien... mais hier... malgré moi... sans réflexion et sans tourner la tête...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Eh bien?...

MUGNOZ.

Mes jambes m'ont porté du côté opposé, et je me suis trouvé à deux ou trois cents pas de mes compagnes, qui, à l'approche de quelques cavaliers, s'étaient jetées dans le bois, l'une à droite, l'autre à gauche... elles fuyaient chacune de son côté, et moi du mien... prenant le plus long et des détours immenses pour les rejoindre, lorsque je tombai au milieu de soldats en habits rouges, à qui je voulus donner ma bénédiction... Ils n'en voulurent pas... c'étaient des Anglais... des hérétiques...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Jésus Maria!

MUGNOZ.

Le régiment de lord Stanhope, et dans leur langue que je ne comprenais pas, mais qu'ils m'expliquaient avec le sabre... ils m'apprirent qu'il fallait leur servir de guide... me menaçant de me tuer si je ne les conduisais pas bien... Moi, qui ne suis pas du pays... et depuis hier, ils me suivent; ils marchent sous mes ordres... Je ne sais pas où je les ai menés...

SŒUR ANGÉLIQUE.

De ce côté, miséricorde!

MUGNOZ.

Ce n'est pas ma faute... quand on va au hasard... Mais au pied de la hauteur sur laquelle s'élève le couvent, j'ai

vu venir à nous un escadron français!... Vous comprenez, dans ces moments-là, combien il est désagréable de conduire... si encore celui qui conduit était derrière... Je me suis effacé pour reprendre cette place, et au moment où ces messieurs se reconnaissaient et échangeaient entre eux les premières mousquetades, je me suis jeté dans les ruines du couvent... j'ai gravi cette terrasse, et je venais... (On entend le canon.) Oh! mon Dieu! voilà que ça recommence...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Et vous qui disiez tout à l'heure...

MUGNOZ, tremblant.

Vous voyez... ça ne me fait presque plus rien...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Vous nous protégerez si les Anglais sont vainqueurs?...

MUGNOZ.

Eh! non... ils me fusilleront pour les avoir abandonnés.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Il vaut donc mieux que ce soient les Français.

MUGNOZ.

Eh! non; ils me pendront comme espion pour avoir servi de guide à l'ennemi.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Alors pour qui faut-il prier?

MUGNOZ.

Parbleu! priez... pour moi!... Depuis hier, je n'ai eu le temps de penser à rien... pas même à ma femme, et qui sait cependant ce qui a pu arriver!... (Avec colère.) C'est à faire dresser les cheveux sur la tête... parce que de trembler, ma révérende, ça n'empêche pas d'avoir peur et d'être jaloux... (Le bruit recommence, et il va regarder du haut de la terrasse.) Ça continue... Les habits rouges, que j'ai menés, sont cernés et entourés... c'est moi qui les ai conduits là... D'autres soldats, je ne sais pas lesquels, garnissent la hauteur...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Où nous réfugier, mes sœurs? Dans les caves du couvent?

MUGNOZ.

Non; c'est là qu'ils iront d'abord...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Aux pieds de sainte Madeleine!

MUGNOZ.

Cela vaut mieux... Et moi, mes sœurs?...

SŒUR ANGÉLIQUE.

Vous!... tenez, de ce côté, (Montrant la droite.) une petite porte conduit au bord de l'Hénarès, et là il y a un chemin de traverse qui mène sur la route de Madrid...

MUGNOZ.

Allons, ma sœur, remettez-vous... de l'énergie... Faites comme moi... je suis calme... du courage!... (Nouveau bruit.) Ah!...

(Il disparaît par la petite porte à droite, et les nonnes s'enfuient toutes en désordre à gauche dans le couvent, dont elles referment et barricadent les portes.)

SCÈNE III.

LA ROSE, JOLI-CŒUR, SOLDATS.

(On voit des dragons français gravir la terrasse du fond et accourir en désordre dans la cour du couvent.)

LES SOLDATS.

Vivent les batailles!
Vivent les dragons!
Les vieilles futailles!
Les jeunes tendrons!
Sonnez la victoire,
Clairons et tambours,
A toi notre gloire,
France, nos amours!

(D'autres dragons arrivent de la porte à droite, apportant des paniers de vin.)

LA ROSE, tenant une bouteille.

Le duc de Vendôme
Promet à Louis
D'avoir un royaume
Pour son petit-fils;
Par nous s'il le gagne,
Morbleu! partageons,
A lui seul l'Espagne,
(Faisant sauter le bouchon d'une bouteille.)
A nous ses flacons!

LES SOLDATS.

Vivent les batailles! etc.

LA ROSE, regardant du haut de la terrasse.

Silence! amis... c'est notre colonel
Avec son aumônier!

JOLI-COEUR.

Laisse donc!

LA ROSE.

C'est réel.
Un petit moine!...

JOLI-COEUR, étonné.

Ah bah!

LA ROSE.

Dont nous fîmes trouvaille
Hier au milieu de ce bois
Où j'avançais en éclaireur!... je vois,
Blotti derrière une broussaille,
Un moinillon... et j'allais ajuster...
Quand par le colonel je me sens arrêter,
Et sa voix menaçante à mes coups le dérobe!...
(Secouant la tête.)
Le commandant est brave, et chacun l'aime ici,
Mais s'il défend le froc et donne dans la robe...
Ça va faire crier!...

JOLI-COEUR.

Silence! le voici!

LES SOLDATS.

Vivent les batailles, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE CHEVALIER, BIANCA, habillée en moine.

LE CHEVALIER, s'avançant au milieu de ses soldats, et frappant sur l'épaule de La Rose.

Stanhope et ses Anglais sont en fuite, et mes dragons se sont bien montrés.

LA ROSE, regardant Bianca.

Il est de fait que nous ne nous sommes pas amusés à dire des patenôtres... Mais ici, mon colonel, on n'est guère prévenant pour le militaire... Toutes les portes fermées.

LE CHEVALIER.

Excepté celle de la cave... à ce que je vois! Par qui ce monastère est-il habité?

LA ROSE.

Je l'ignore... Plus personne.

LE CHEVALIER, à Bianca.

Approche ici... Toi, qui es du pays, tu dois savoir...

BIANCA, troublée.

Oui, colonel.

LE CHEVALIER.

Étaient-ce des religieuses ou des moines?...

BIANCA, de même.

Oui... oui, colonel.

LE CHEVALIER.

Et ils nous cèdent la place... Alors, mes enfants, à nous le couvent!

LA ROSE.

A nous le couvent!

LE CHEVALIER.

Disposez-y des logements pour le duc de Vendôme et ses officiers ; ce sera ce soir le quartier général, car toutes les troupes se concentrent sur Villa-Viciosa ; nous n'avons eu ce matin qu'un combat d'avant-poste, mais demain, mes amis, demain la bataille !...

LA ROSE, débouchant sa bouteille.

A la bonne heure... Vive la bataille !

(Il boit.)

LE CHEVALIER, regardant les autres soldats qui en font autant.

Mais je dois vous prévenir que celui qui se griserait aujourd'hui serait privé demain de l'honneur d'y assister.

(Tous les soldats s'arrêtent et cessent de boire.)

LA ROSE, qui commençait à se griser.

Ah ! diable !... assez causé... (Il va pour jeter sa bouteille et s'arrête.) Mais dites donc, colonel... après ?

LE CHEVALIER.

C'est différent.

LA ROSE, rebouchant sa bouteille.

Allons, au corps de réserve, et quand la réserve donnera il fera chaud.

LES SOLDATS.

Vive la mitraille !
Si chaque soldat,
Après la bataille,
Boit comme il se bat,
Dans ses riches treilles,
L'Espagne n'a pas
Assez de bouteilles
Pour tous nos soldats.

(Tous les soldats sortent.)

SCÈNE V.

BIANCA, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien! mon pauvre petit moine... Es-tu enfin remis de ta frayeur?

BIANCA.

Pas beaucoup!

LE CHEVALIER.

Depuis hier, cependant, tu dois voir que les Français ne sont pas si méchants.

BIANCA.

Vous... peut-être... mais les autres.

LE CHEVALIER.

Ah dame!... Ils boivent... et ils jurent un peu... A cela près, un ton excellent... pour des dragons.

BIANCA.

Oui... mais pour moi!...

LE CHEVALIER.

Je comprends que ça ne ressemble guère à ton couvent... Ce n'est pas ma faute si les révérends pères qui habitent celui-ci se sont enfuis à notre approche... Mais je ne t'abandonnerai pas, je te protégerai.

BIANCA.

Vous êtes si bon... si généreux!

LE CHEVALIER.

Et rassure-toi... le premier couvent de moines que nous rencontrons, je t'y enferme.

BIANCA.

Ah! mon Dieu!

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc?

BIANCA.

Rien... (A part.) S'il croit que ça me rassure!...

LE CHEVALIER.

Eh! mais... tu as froid... tu es fatigué... tu as faim... et rien ici.

BIANCA.

Non, non, je n'ai pas faim.

LE CHEVALIER, à part.

Tant mieux, car il n'y a rien... Ça nous arrive souvent... l'ordinaire du soldat... (Haut.) Ah! dame, notre réfectoire ne vaut pas le vôtre, mon révérend... De quel ordre êtes-vous?

BIANCA.

Des... des Franciscains.

LE CHEVALIER.

Je ne connais pas... le régiment.

BIANCA, à part.

Ni moi non plus.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes donc entré de bien bonne heure?

BIANCA.

A quinze ans.

LE CHEVALIER.

Comme nos tambours! Quelle idée ont-ils dans le pays de faire des moines à cet âge-là... Il y avait tant d'autres choses à en faire! Et tu tiens à ton froc?

BIANCA.

Beaucoup, surtout dans ce moment.

LE CHEVALIER.

Tant pis... Je t'aurais emmené avec moi; tu aurais partagé ma fortune, car je suis en train de la faire. Je t'aurais pris à mon service comme page.

BIANCA.

Vous, mon officier?

LE CHEVALIER.

Oui... Je n'étais en France qu'un pauvre diable de gentilhomme, un cadet de famille, n'ayant que la cape et l'épée... Mais ici, sur le champ de bataille, je suis devenu l'ami et le compagnon du duc d'Anjou; et au premier combat il m'a promis de me faire duc ou marquis!... Et tu le vois déjà,

Tout marquis veut avoir des pages!...

Je me dépêche; car demain peut-être le même boulet de canon peut emporter sa couronne et mon marquisat... Mais si nous entrons à Madrid, s'il est proclamé roi, me voilà en crédit, et, sois tranquille... Je te présente à Sa Majesté comme mon aumônier, l'aumônier du régiment, ayant fait la campagne à mes côtés... (S'appuyant familièrement sur l'épaule de Bianca.) et je lui demande pour toi quelque bonne prébende... quelque abbaye où tu n'auras rien à faire, mon petit moine, (Lui prenant le menton, en riant.) qu'à grandir et à prier pour moi... si tu en as le temps.

BIANCA.

Ah! je n'y manquerai pas, monsieur le marquis.

LE CHEVALIER.

Oh! marquis!... pas encore!

BIANCA.

Et je ne sais en vérité d'où vient tout l'intérêt que vous daignez me porter.

LE CHEVALIER.

Il est possible qu'il y ait quelques raisons particulières, indépendantes de ton mérite.

BIANCA.

Lesquelles?

LE CHEVALIER.

D'abord, hier, dans ce bois où tu t'étais blotti, j'ai empêché mes soldats de faire feu...

BIANCA, vivement.

Et vous m'avez sauvé la vie!

LE CHEVALIER.

Sans te voir... sans te connaître... ne m'en remercie pas! J'aurais agi de même pour tout autre... Mais quand tu as abattu ton capuchon et élevé tes yeux pour me remercier... je suis resté stupéfait d'une ressemblance...

BIANCA.

Avec qui?

LE CHEVALIER.

Avec une jeune fille... la plus jolie fille d'Espagne, que j'ai rencontrée il y a quelques mois... et que, depuis, au bivouac et sous la tente, j'ai revue plus d'une fois en rêve... car j'y pensais souvent...

BIANCA, avec trouble.

A cette jeune fille?...

LE CHEVALIER.

Parbleu! ce n'est pas à toi!... et, autant qu'il est possible à un soldat... je crois sur l'honneur que j'en étais amoureux... mais amoureux... ah! voilà que tu rougis... pardon, pardon, mon révérend... j'oubliais qu'un récit pareil doit vous scandaliser...

BIANCA, vivement.

Non, vraiment... que je ne vous empêche pas de continuer!

LE CHEVALIER.

Ah! tu es curieux, mon petit moine?...

BIANCA.

Du tout... car je sais... n'était-ce pas au village d'Alhama?...

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vraiment... une jeune fille... qui à la porte d'une chaumière...

BIANCA.

Vous offrit un verre d'eau.

LE CHEVALIER, vivement.

Qui te l'a dit?... d'où le sais-tu?

BIANCA, troublée.

C'était... ma sœur... Juanita...

LE CHEVALIER.

Ta sœur! parbleu! je ne suis plus surpris de la ressemblance... (La regardant.) Je voulais te faire abbé... mais je te ferai évêque, archevêque, cardinal, ou le diable m'emporte... et lui aussi!... (Revenant vers Bianca.) et d'ici là tu resteras près de moi, tu ne me quitteras plus ni le jour ni la...

BIANCA, effrayée.

Oh! mon Dieu!...

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc?

BIANCA, à part.

Et moi qui l'écoute et qui reste là!... mais je ne le peux pas... je suis enchaînée... je suis mariée...

LE CHEVALIER, qui s'est assis à droite près d'une ruine.

Qu'est-ce que tu veux?

BIANCA.

Ce que je veux, monsieur... c'est de partir à l'instant même...

LE CHEVALIER.

C'est impossible!

BIANCA.

Je vous en prie... je vous en supplie...

LE CHEVALIER.

Eh! non, parbleu!

BIANCA, d'un air suppliant.

Au nom de ma sœur Juanita...

LE CHEVALIER, ému.

Oh! c'est différent... je n'ai rien à refuser; et puisque tu l'exiges...

(On entend plusieurs coups de feu, Bianca pousse un cri et tombe sur le siége que vient de quitter le chevalier.)

LE CHEVALIER, à gauche, et sans la regarder.

Ce n'est rien... nos soldats qui nettoient leurs armes et les préparent pour demain. (Se retournant.) Eh bien! le révérend qui se trouve mal...

(Il se lève et court à Bianca.)

DUO.

De frayeur, voilà qu'il se pâme!
(Lui frappant dans les mains.)
Mon révérend... mon révérend!...
(Essayant de défaire sa robe de moine.)
De l'air... à ce pauvre enfant!
(Il arrache le cordon qui retient la robe.)
Mon révérend!
(Apercevant sous le froc une robe de femme, il pousse un cri et s'incline avec respect.)
Ah! madame!

Ensemble.

C'est Juanita que j'ai revue!
(A Bianca.)
De moi ne vous éloignez pas!
D'effroi ne soyez pas émue;
A vous et ma vie et mon bras!

BIANCA.

De trouble et de crainte éperdue,
Pitié!... ne m'interrogez pas!
Que de vous toujours inconnue,
Loin d'ici je porte mes pas!

LE CHEVALIER.

Je serai soumis et fidèle,
Surtout discret... pourvu qu'un jour

Un mot récompense mon zèle
Et mon silence et mon amour.

BIANCA.

Perdez une vaine espérance,
Tel destin, hélas! est le mien,
Que, malgré ma reconnaissance,
Je ne puis être à vous ni vous accorder rien.

LE CHEVALIER.

Jamais?...

BIANCA.

Jamais!

LE CHEVALIER.

Quoi! malgré ma constance!...

BIANCA.

Silence... on vient...

(Paraît La Rose qui sort de la porte à gauche et remet au chevalier plusieurs dépêches. Il salue et se retire.)

LE CHEVALIER, après avoir décacheté la première lettre.

Un ordre... cette nuit,
A huit heures, on me prescrit
De partir en reconnaissance...
(Avec joie.)
Tant mieux!

BIANCA, à part.

Ah! j'en frémis d'avance!

LE CHEVALIER, de même.

Puissé-je n'en pas revenir!
(Parcourant une autre lettre.)
Que vois-je!... tous les maux viennent donc m'assaillir!
Un ami que je perds!... Cette lettre me donne
L'avis sûr que le duc d'Olonne...

BIANCA, à part.

Grand Dieu!...

LE CHEVALIER.

Dans sa prison...

BIANCA.

Eh bien!

LE CHEVALIER.

Vient de mourir!

Ensemble.

LE CHEVALIER.

O funeste nouvelle!
La fortune infidèle
Sur moi, toujours cruelle,
Exerce son pouvoir!
(Montrant Bianca.)
Repoussant mon hommage,
Son austère langage
M'enlève mon courage
Et jusques à l'espoir!

BIANCA.

Grand Dieu! quelle nouvelle
Le hasard me révèle!
Oui, sans être infidèle,
Sans manquer au devoir,
Le destin me dégage
D'un fatal mariage,
Et, libre d'esclavage,
Mon cœur s'ouvre à l'espoir

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien!... sur vous, je veillerai, madame,
Avant d'aller ce soir et combattre et mourir!

BIANCA.

Vous, mourir! et pourquoi?

LE CHEVALIER.

C'est le vœu de mon âme,
Puisque vous ne pouvez jamais m'appartenir!

BIANCA, baissant les yeux.

Qui sait!... la fortune bizarre
Souvent à son gré nous sépare
Et souvent nous unit.

LE CHEVALIER.

Grand Dieu ! qu'avez-vous dit !

BIANCA.

Promettez-moi de vivre.

LE CHEVALIER, vivement.

Et peut-être qu'un jour ce cœur moins rigoureux
De celui qui vous aime accueillera les vœux?

BIANCA, lui tendant la main.

Si vous m'aimez, promettez-moi de vivre.

LE CHEVALIER, avec transport.

Ah ! Juanita !

BIANCA.

Ce nom n'est pas le mien,
Un autre titre... un rang...

LE CHEVALIER.

O ciel !...

BIANCA.

Mais il faut suivre
Mes ordres, et surtout ne me demander rien,
En ce moment, du moins !...

LE CHEVALIER.

Je l'ai juré !
Pour vous servir, madame, je vivrai.

Ensemble.

LE CHEVALIER.

A mes yeux étincelle,
A mon cœur se révèle
Une clarté nouvelle
Dont je sens le pouvoir !
(Montrant Bianca.)
Acceptant mon hommage,
Sa voix, son doux langage
Raniment mon courage
Et me rendent l'espoir !

BIANCA.

A mes yeux étincelle
Une flamme nouvelle!
Oui, sans être infidèle,
Sans manquer au devoir,
Le destin me dégage
D'un fatal mariage,
Et, libre d'esclavage,
Mon cœur s'ouvre à l'espoir!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LA ROSE.

LE CHEVALIER, apercevant La Rose.

Encore toi? qu'y a-t-il? que veux-tu donc?

LA ROSE.

Me plaindre d'une injustice... huit heures vont sonner...

LE CHEVALIER, à part, regardant Bianca.

C'est vrai...

LA ROSE.

L'escadron de service que vous devez commander pour aller en reconnaissance s'apprête à partir, car on fait l'appel, et Joli-Cœur, le brigadier, à qui j'en veux et qui l'emporte toujours sur moi...

LE CHEVALIER, avec impatience.

Eh bien?...

LA ROSE.

Eh bien!... il en est, et moi, je n'en suis pas... et je viens vous dire, mon colonel, que ça n'est pas bien.

LE CHEVALIER.

Allons donc! tu te plains toujours... il ne peut pas y avoir de coups de fusil pour tout le monde.

LA ROSE.

Mais cependant...

LE CHEVALIER.

Tu resteras, je te réserve pour une meilleure occasion, et dès demain...

LA ROSE.

C'est bien, mon colonel, je me rends à cette raison significative... (D'un air mystérieux.) Ce qui me console, c'est que j'ai fait une découverte... un grand secret...

LE CHEVALIER.

Et lequel?

LA ROSE, de même.

Le petit moine ici présent... est un malin...

BIANCA.

Moi!

LE CHEVALIER, à part.

O ciel!

LA ROSE.

Il vous a fait accroire que nous étions ici dans un couvent d'hommes...

LE CHEVALIER.

Eh bien?...

LA ROSE.

Eh bien!... c'est un couvent de femmes... des nonnes... des religieuses qui se sont réfugiées de ce côté.

(Montrant la porte à gauche.)

BIANCA, avec joie.

En vérité!

LA ROSE.

Il le savait mieux que nous, et il n'en disait rien, parce qu'il avait des vues...

BIANCA.

Moi?... par exemple!...

LA ROSE.

Il est comme ça... il n'en a pas l'air!... Ah! laissez-donc!...

LE CHEVALIER, avec impatience.

En voilà assez... prépare mes armes et mon cheval... dans un instant je descends et je pars.

LA ROSE.

Oui, colonel.

(Il sort.)

LE CHEVALIER, montrant la porte à gauche.

Là, près de ces religieuses... je vais donner des ordres pour que cet asile soit respecté. Ne le quittez pas que je ne sois de retour.

BIANCA, vivement.

Je vous le promets... Mais vous, colonel, (Lui tendant la main.) vous m'avez promis de ne pas vous exposer.

(Le chevalier lui baise la main, Bianca entre par la porte du monastère à gauche.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, seul.

AIR.

O bonheur des cieux!
O plaisir des dieux!
Un seul mot vous fait luire et briller à mes yeux!
Amour! je ne peux
Former d'autres vœux;
Je suis aimé, je suis heureux!

Eh quoi! ma Juanita chérie,
Ma paysanne si jolie,
Serait d'une noble maison!
Aurait un rang, un titre... un nom!...

Silence... Il faut me taire, et je me tais...
Mais... mais...

O bonheur des cieux ! etc.

Et par quelle ruse sournoise
Se cachait-elle à tous les yeux
Sous la basquine villageoise
Ou sous le froc religieux?...
Silence... A me taire on me condamne,
Mais princesse ou bien paysanne...

O bonheur des cieux ! etc.

(Remontant le théâtre et regardant du haut de la terrasse.)

Mais quel bruit... quel mouvement parmi nos jeunes officiers... Quel est cet homme qu'ils entourent... qui s'arrache de leurs bras et qui se dirige de ce côté?

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, DON GASPARD, montant vivement la terrasse

DON GASPARD, lui tendant les bras.

Mon cher chevalier!

LE CHEVALIER, avec joie.

Le duc d'Olonne!

DON GASPARD.

Il n'y a que vous que je n'avais pas embrassé!

LE CHEVALIER.

Vous êtes vivant? vous en êtes sûr?...

DON GASPARD.

A n'en pouvoir douter...

LE CHEVALIER.

Par quel miracle?... lorsque à l'instant même je recevais la nouvelle et les détails de votre mort!

DON GASPARD.

C'est plein d'intérêt... n'est-ce pas?... Je m'en vante...

LE CHEVALIER.

Quoi! c'est vous-même...

DON GASPARD.

Le tout est de mourir à propos... et je me suis tué... C'est à cela que je dois la vie... sinon et sous les verrous de cette forteresse où j'étais enfermé depuis trois mois... j'allais périr... mais, réellement, de consomption et d'ennui... quand je reconnus dans le médecin de la citadelle un ancien ami... j'en ai partout... Je me prétendis malade... Il accourut; je lui confiai mon projet... Il me traita alors comme pour de vrai... et quelques jours après, j'étais mort. Non content de cela, mon ami le docteur voulut lui-même m'ensevelir, et deux hommes choisis par lui me transportèrent hors de la forteresse. A trois cents pas des remparts, je levai la tête et je leur dis : « Ne prenez pas la peine de me porter plus loin... Voilà ma bourse, taisez-vous et laissez-moi! je m'en irai à pied. » Ce que je fis lestement, pour un mort de la veille. Et grâce au bruit de mon trépas, généralement répandu, me voici arrivé sans danger et assez à temps, je l'espère, pour me battre et me faire tuer avec vous.

LE CHEVALIER, riant.

En vérité!

DON GASPARD.

Je le voudrais presque, pour la rareté du fait... deux fois en une semaine... ce n'est pas commun!

LE CHEVALIER.

Non, parbleu!

DON GASPARD.

Je viens de faire ma cour au roi et de lui offrir mes services, qu'il a gracieusement acceptés... il me donne le commandement de ce poste qui est important pour le combat de demain; aussi, c'est là que je vais faire dresser ma tente.

LE CHEVALIER.

Et moi, je vais dans l'instant, avec deux cents dragons, reconnaître les positions ennemies et éclairer la plaine jusqu'à Villa-Viciosa.

DON GASPARD.

Où le roi et le duc de Vendôme, son général, veulent livrer bataille.

LE CHEVALIER.

Et si nous la gagnons... à quinze lieues de Madrid... vous comprenez... les affaires du roi iront bien...

DON GASPARD.

Et les vôtres, chevalier?

LE CHEVALIER.

Excellentes! Je ne vous parle pas de ma fortune... elle suivra celle de Philippe V... mais j'ai mieux encore... (Avec entraînement.) l'aventure la plus piquante, la plus délicieuse... une femme charmante... adorable, qui d'abord ne me donnait aucun espoir...

DON GASPARD, gaiement.

Voilà comme je les aime, contez-moi donc cela.

LE CHEVALIER, s'arrêtant.

Non, non... je ne peux pas... je dois me taire, j'ai promis le secret...

DON GASPARD.

Avec moi?

LE CHEVALIER.

Avec tout le monde! que voulez-vous? j'en suis fou... j'en perds la tête!

DON GASPARD.

Eh bien! mon cher, nous vous guérirons... nous commencerons par vous l'enlever.

LE CHEVALIER.

Halte-là!

DON GASPARD.

C'est de droit... c'est de bonne guerre... Dès que vous n'avez pas confiance... chacun pour soi, Dieu et les belles pour tous! Voyons, chevalier, il est encore temps de détourner les dangers qui menacent votre tête... Confidence entière... Quelle belle dame de la cour est votre maîtresse?... je les connais toutes... avouez-moi son nom...

LE CHEVALIER, avec embarras.

En vérité, je ne le sais pas!

DON GASPARD, riant.

Dites-moi plutôt que vous avez peur.

LE CHEVALIER.

Moi? du tout...

DON GASPARD.

Eh bien! vous avez tort... Quand je le veux bien, pas une ne m'échappe!...

LE CHEVALIER, essayant de rire.

Vraiment!

DON GASPARD.

Je ne suis pas plus fat qu'un autre, et je conviens que quand elles peuvent se soustraire à l'influence du premier regard, elles ont des chances de salut... mais mon premier coup d'œil est terrible... il les subjugue et les bouleverse!... Aussi que je voie seulement votre belle inconnue...

LE CHEVALIER, vivement.

Vous ne la verrez pas, je l'espère.

DON GASPARD.

C'est ce qui vous trompe... A Madrid ou ailleurs, nous la découvrirons, nous inventerons quelque bon moyen... quelque ruse... ce soir, à table, car j'ai à souper, ici, sous la tente, une partie de nos officiers... Permis à vous d'assister à la conspiration...

(On entend sonner l'horloge du couvent.)

LE CHEVALIER, avec impatience.

Eh! justement... je ne peux pas... voici pour moi l'heure du départ.

DON GASPARD.

Et pour nous l'heure du repas.

LE CHEVALIER.

Mais ce ne sera pas long... je cours reconnaître l'ennemi, l'attaquer, le disperser, et je reviens pour le dessert.

(Il sort en courant.)

SCÈNE IX.

DON GASPARD, OFFICIERS.

LES OFFICIERS.

Demain avec l'aurore
L'airain va retentir,
Ce soir buvons encore
Aux belles, au plaisir!
Buvons aux tendres preuves
De nos amours nouveaux!
Buvons même à nos veuves,
Ainsi qu'à nos rivaux!

(Pendant ce chœur, on a dressé une tente dont les rideaux tombent au second plan et l'on a apporté une table élégamment servie.)

SCÈNE X.

LES MÊMES; LA ROSE, sortant de la porte à gauche, en tenant BIANCA par l'oreille.

LA ROSE.

Vous avez beau dire et beau faire,
Corbleu! vous me suivrez.

DON GASPARD.

Eh mais! quel est ce bruit?

LA ROSE.

J'en étais sûr! c'est le révérend père
Que j'ai surpris en secret, dans la nuit,
Sous les voûtes silencieuses,
Se glissant du côté de nos religieuses :
Ouvrez, mes sœurs, ouvrez, disait-il...

TOUS, en riant.

Quelle horreur!

DON GASPARD, faisant signe à La Rose de le faire avancer.

Qu'on le voie!...

BIANCA, s'avance, lève les yeux sur don Gaspard, jette un cri de terreur et reste stupéfaite en le regardant.

Ah! je frémis de terreur!

Ensemble.

BIANCA.

Il revient sur la terre,
Il revoit la lumière,
Et ses traits menaçants
Ont glacé tous mes sens.
Jamais, non, jamais, je le sens,
Je n'eus plus peur des revenants!

TOUS, en riant.

O terreur singulière!
Il frémit, le cher frère...
Il est pâle et tremblant,
C'est dommage, vraiment...
Il est gentil, le révérend,
Mais très-gentil, le révérend!

DON GASPARD.

Approche et parle au duc d'Olonne.

BIANCA, à part.

C'est bien lui!

LA ROSE, à demi voix.

Devant vous, l'on dirait qu'il frissonne.

DON GASPARD, riant.

Je conçois fort bien sa frayeur;
Des moines, dès longtemps, mon nom est la terreur,
Depuis les deux que j'ai fait pendre
En Catalogne!... mais c'étaient des espions.
Tandis que celui-ci, l'on ne peut s'y méprendre,
C'est un novice aux cheveux blonds!
(A Bianca.)
Aussi, bois avec nous.

BIANCA.

Merci.

DON GASPARD.

Tu ne bois pas?
Chante alors!

BIANCA.

Moi, grand Dieu!

DON GASPARD.

Tout ce que tu voudras :
Des airs de ton couvent,
Du plain-chant...
Allons donc!

BIANCA.

Pardon, monseigneur, pardon!

DON GASPARD, parlé.

Chante.

BIANCA.

COUPLETS.

Premier couplet.

Voyez-vous le dôme
De Saint-Pacôme,
Que ce grand saint jadis fonda
C'est une abbaye,

Du ciel chérie,
Car nuit et jour on entend là :
Alleluia!

Saint bienheureux,
Défends ces lieux
Et tes enfants
Des mécréants
Et des méchants!
Aussi tous les moines
Et les chanoines
Y sont joyeux et bien portants;
O doux privilége!
Le saint protége
Ses serviteurs et ses enfants :
Alleluia!

Deuxième couplet.

Un jour la frégate,
D'un noir pirate
Auprès du couvent débarqua;
Sarrazin farouche,
Que rien ne touche,
C'était le corsaire Abd-Allah,
Alleluia!

Saint glorieux,
Défends ces lieux
Et tes enfants
Des mécréants
Et des méchants!
Voilà que ces braves
Vont droit aux caves
Pleines de flacons enivrants;
Mais, rare merveille,
Pacôme veille
Sur ses élus et ses enfants.
Alleluia!

Troisième couplet.

A peine la troupe,
Vidant sa coupe,

Eut dégusté ce nectar-là,
Qu'oubliant sa rage,
Tout l'équipage
Tombant à genoux, s'écria :
Alleluia !

Saint bienheureux,
Puisqu'en ces lieux,
Dans les festins
On boit des vins
Aussi divins !
Touché par la grâce,
Mon cœur se lasse
D'être Sarrazin et brigand !
Et tous les corsaires,
Chrétiens sincères,
Se sont faits moines du couvent :
Alleluia !

DON GASPARD.

Bravo, moine, très-bien chanté !
Buvons, messieurs, à sa santé !

Ensemble.

LES OFFICIERS.

Demain avec l'aurore,
L'airain va retentir,
Ce soir buvons encore
Aux belles, au plaisir !
Buvons aux tendres preuves
De nos amours nouveaux !
Buvons même à nos veuves,
Ainsi qu'à nos rivaux !

BIANCA, à part.

Destin, tu viens encore
Sur moi t'appesantir !
Pour celui qui m'adore
O fatal avenir !
Pour tous deux quelle épreuve
Et quels tourments nouveaux !

Moi qui me croyais veuve...
Plus d'espoir à mes maux!

(A la fin de ce chœur on entend dans le lointain, avec accompagnement de fifre et de tambour, une marche dont le bruit va toujours en se rapprochant.)

DON GASPARD, se levant.

Messieurs, c'est la retraite. Oui, trêve à nos chansons.
Au point du jour, demain, nous nous battons,
Et pour la règle et pour la forme,
Quand sonne la retraite il faut que chacun dorme.

(On entend dans le lointain les voix des factionnaires et le bruit des patrouilles.)

VOIX, en dehors.

Qui vive! qui vive!

BIANCA, à part.

O ciel!... voici la nuit venir!
Loin de mon protecteur que vais-je devenir!

(La marche, qui avait été en crescendo en passant au pied de la terrasse, s'éloigne maintenant en diminuant.)

DON GASPARD.

Sous vos tentes, retirez-vous,
Demain, au champ d'honneur, nous nous reverrons tous.

(Ils sortent tous, excepté don Gaspard et Bianca. Pendant le dernier chœur on a enlevé la table du souper. La Rose et quelques soldats ont disposé à droite du théâtre un lit de camp qu'ils ont recouvert d'un manteau. Près du lit de camp, une table sur laquelle est une lampe, et de l'autre côté un fauteuil.)

SCÈNE XI.

BIANCA, DON GASPARD.

BIANCA, qui est restée la dernière et regardant la porte du fond.

Ils s'éloignent tous... et si je pouvais...

(Elle veut s'enfuir.)

DON GASPARD, la retenant.

Eh bien!... eh bien!... où courez-vous, mon révérend?... retrouver les nonnes?...

BIANCA.

Non, monseigneur... je vous jure que ce n'était pas pour ça...

DON GASPARD.

Laissez donc!... malgré votre air timide, vous êtes un gaillard qui irez loin... mais pas de ce côté... car je vous surveille... et d'abord, comment vous trouvez-vous entre les mains des Français?

BIANCA.

Fait prisonnier par eux, j'ai été protégé par M. le chevalier de Vilhardouin...

DON GASPARD.

Ah! le chevalier est votre protecteur!... ce titre seul mérite des égards, et, en son absence, je le remplacerai...

BIANCA.

Comment, monseigneur...

DON GASPARD.

Et puisqu'il s'agit du chevalier, vous autres moines qui savez tout... savez-vous qu'il est amoureux à en perdre la tête?...

BIANCA, à part.

Pauvre jeune homme! (Haut et vivement.) Pour moi, monseigneur... je puis vous assurer...

DON GASPARD, brusquement.

Le savez-vous?... je vous le demande...

BIANCA, baissant les yeux.

Oui... oui... il me l'a dit.

DON GASPARD.

J'en étais sûr, il en parle à tout le monde. Il a donné

toute sa vie dans le sentiment! et, à l'égard des dames, il ne me ressemble guère.

BIANCA, timidement.

Vous n'en aimez aucune?...

DON GASPARD.

Je les aime toutes!...

BIANCA, à part.

Ah! le vilain caractère!

DON GASPARD.

Et connaissez-vous la personne qu'il adore?

BIANCA.

Mais... c'est-à-dire... je crois que...

DON GASPARD, brusquement.

La connaissez-vous ?

BIANCA, vivement.

Une femme qui n'a rien à se reprocher... car elle ne savait pas... elle ne pouvait pas prévoir...

DON GASPARD.

Je ne vous demande pas cela... je vous demande si elle est jolie.

BIANCA, baissant les yeux.

Je n'en sais rien, monseigneur...

DON GASPARD.

Au fait... ça ne peut pas encore s'y connaître... mais, pour peu qu'il reste avec nous, je me charge de son éducation...

BIANCA, à part.

Ah ! mon Dieu !

DON GASPARD.

Et ils ne te reconnaîtront plus au couvent... ils te prendront pour... un vrai moine! En attendant, tu peux dormir.

BIANCA, effrayée.

Comment! ici?...

DON GASPARD, la contrefaisant.

Et où donc?

BIANCA, de même.

Toute la nuit?...

DON GASPARD, de même.

Eh! oui, sans doute... est-ce que vous ne dormez pas la nuit?

BIANCA, troublée.

Non, non, jamais!

DON GASPARD.

Et qu'est-ce que vous faites donc?

BIANCA.

Rien... rien!... monseigneur. (A part.) Ah! mon Dieu!

DON GASPARD, la regardant.

Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc, ce petit moine?

DUO.

DON GASPARD, s'asseyant sur le lit de camp.

Allons, point de façons; faites, mon révérend,
Comme en votre cellule, et sur le lit de camp
Libre à vous de dormir...

BIANCA, s'éloignant avec effroi, à part.

Grand Dieu!
(Haut.)
Non, non, de grâce!
Ce fauteuil suffit.

DON GASPARD, nonchalamment.

Soit, j'en aurai plus de place.
Mais en guerre aucun soin n'est par moi négligé,
Et de peur de surprise... ici, sur cette table
(Lui montrant les pistolets qui sont à gauche du théâtre.)
Mettez mes pistolets.

BIANCA, à part, hésitant.

O ciel!...

(Elle va les prendre en tremblant, et dit en montrant celui qu'elle tient de la main droite.)

Est-il chargé?

DON GASPARD.

Eh! sans doute!...

(Voyant qu'elle tremble.)

Allons donc!... par l'enfer et le diable!

BIANCA, effrayée, pose vite le pistolet sur la table et s'éloigne.

Comme il jure!

DON GASPARD, riant.

Sont-ils poltrons dans le clergé!

Ensemble.

BIANCA.

Qu'il est brutal, qu'il est farouche!
Craignons d'exciter son courroux.
Rien ne l'émeut, rien ne le touche,
Et pourtant c'est là mon époux!
C'est là mon maître et mon époux!
Ah! quel époux!

DON GASPARD.

A peine on dirait qu'il y touche,
Ce moine timide et si doux!
Et lui, qui d'un rien s'effarouche,
En saurait vite autant que nous,
Il en saurait autant que nous,
Autant que nous.

(Bianca est assise sur le fauteuil près de la table, et don Gaspard, assis sur le lit de camp, de l'autre côté.)

DON GASPARD.

Dormez-vous?

BIANCA.

Je n'ai pas sommeil.

DON GASPARD.

Ni moi non plus.

(S'appuyant sur la table et allumant des cigares à la lampe.)

Fumez-vous?

BIANCA, sautant sur son fauteuil avec effroi.

Ah! mon Dieu!

DON GASPARD.

Par goût et par principe,
En guerre on doit aimer le tabac et la pipe.
(Lui offrant un cigare allumé.)
A nous deux!

BIANCA.

Moi, jamais!

DON GASPARD.

Scrupules superflus.
Un cigare en l'honneur de notre roi Philippe!

BIANCA.

Je ne puis pas.

DON GASPARD.

Et moi, palsambleu! je ne puis
Fumer seul!... ainsi fume...
(Touchant à ses pistolets qu'il change de place.)
Ou sinon...

BIANCA, avec frayeur et prenant vivement le cigare.

J'obéis!

Ensemble.

BIANCA, tout en essayant de fumer.

Qu'il est brutal, qu'il est farouche!
Craignons d'exciter son courroux.
Je frémis quand sa main me touche,
Et pourtant c'est là mon époux!
C'est là mon maître et mon époux!
Ah! quel époux!

DON GASPARD, la regardant.

A peine on dirait qu'il y touche,
Ce moine timide et si doux!
Et lui, qui d'un rien s'effarouche,
En ferait vite autant que nous,
Il en ferait autant que nous,
Autant que nous.

DON GASPARD.

Permis à toi, selon votre pieuse mode,
De dire ton bréviaire et ton latin...

BIANCA.

Hélas!
Je l'ignore.

DON GASPARD, gaîment.

Comment, moine, tu ne sais pas
Le latin ?... Touche là!... cela nous raccommode.
Dis alors ta prière ainsi que tu voudras,
Je ne l'entendrai pas.

(Il se jette sur le lit de camp pendant que Bianca, à genoux, à gauche, murmure à demi-voix sa prière.)

BIANCA.

Mon Dieu! toi qui lis dans mon âme,
Efface un souvenir chéri!

DON GASPARD, commençant à s'endormir.

Ainsi soit-il!

BIANCA, montrant Gaspard.

Mais quoiqu'hélas! je sois sa femme,
Qu'il ne soit jamais mon mari!

DON GASPARD, de même.

Ainsi soit-il!

BIANCA.

Fais que jamais il ne connaisse
Le nœud qui nous unit ici!

DON GASPARD, de même.

Ainsi soit-il!

BIANCA.

Que je puisse le fuir sans cesse!
Plutôt mourir que d'être à lui!

DON GASPARD, rêvant.

Ainsi soit-il!

BIANCA, se levant et s'approchant de lui.

Il dort!... Dieu me protégera.
Fuyons! fuyons!

(Elle va pour sortir par la portière du fond; mais au moment où elle ouvre les rideaux de la tente, le factionnaire lui ferme le passage et crie à voix haute.)

LE FACTIONNAIRE.

Qui va là?

DON GASPARD, s'éveillant au bruit, se lève et saisit un pistolet qu'il dirige vers Bianca qui est au fond du théâtre.

Halte-là!

(Bianca, effrayée, redescend vivement le théâtre.)

Ensemble.

DON GASPARD.

Pas un mot, pas un geste,
Ou sinon, je l'atteste,
Un dénoûment funeste
Te menace aujourd'hui!
Vouloir nous fuir encore,
Partir avant l'aurore!
Un complot que j'ignore
Se trame ici par lui!

BIANCA.

Ah! je reste! je reste!
O rencontre funeste!
Ah! combien je déteste
Un semblable mari!
Plus il va, plus encore
Je sens que je l'abhorre!
O mon Dieu, je t'implore,
Préserve-moi de lui!

DON GASPARD.

Oui, cette subite retraite
Me fait craindre une trahison,
Ce froc sacré, cette robe discrète,
Cacheraient-ils encore un espion?

BIANCA, effrayée.

Moi!

DON GASPARD.

Tu sais comment je les traite!
Demain au point du jour on connaîtra ton nom
Et tes projets!

BIANCA, à part.

Je suis perdue!

DON GASPARD.

D'ici là, révérend, moi, je te garde à vue
Et te retiens par ton cordon!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LE CHEVALIER, le bras en écharpe; puis, à la fin de la scène, LES OFFICIERS et LES SOLDATS.

FINALE.

LE CHEVALIER, entr'ouvrant brusquement les rideaux du fond et s'élançant dans la tente.

Ah! les voici!

BIANCA, poussant un cri en l'apercevant.

Blessé!...

LE CHEVALIER.

Pour en finir plus vite!
J'avais hâte de revenir,
(Regardant Gaspard.)
Et leurs guerillas mis en fuite
Me ramènent vers ceux qui pensaient me trahir.

DON GASPARD.

Moi! vous trahir!... et comment?

LE CHEVALIER, avec ironie.

Sur mon âme,
Vous jouez, monseigneur, la surprise à ravir!
(Montrant Bianca.)
Vous ignoriez encor que c'était une femme?

DON GASPARD, poussant un cri.

Une femme!... ah! si je l'avais su!

LE CHEVALIER.

Que dit-il?

BIANCA, bas, au chevalier.

Que par vous mon secret est connu!

DON GASPARD, stupéfait.

Le révérend!... une femme...

(A Bianca.)

Ah! madame!

(A part.)

De réputation, morbleu! je suis perdu!

(Avec galanterie à Bianca.)

Pour effacer envers vous tant d'outrages,
Souffrez que désormais vous offrant mes hommages...

LE CHEVALIER, l'interrompant avec hauteur.

Avant vous, monseigneur, j'avais offert les miens.

DON GASPARD, avec ironie.

Furent-ils acceptés? Ici rien ne le prouve!

LE CHEVALIER, se tournant d'un air suppliant vers Bianca.

J'en appelle à vous seule!...

(Bianca baisse les yeux et garde le silence.)

DON GASPARD, à demi-voix et en souriant, au chevalier.

Eh! mais... je vous préviens
Qu'elle se tait!... Pour votre amour je trouve
Ce silence des plus fâcheux!

LE CHEVALIER, à Bianca.

Ah! vous m'aviez promis...

BIANCA, troublée.

Moi?...

LE CHEVALIER.

D'accueillir mes vœux!

DON GASPARD, s'approchant d'elle d'un ton sévère.

Serait-il vrai?

BIANCA, le regardant avec terreur.

Jamais !

DON GASPARD, à voix basse, au chevalier.

Mais voyez donc quel trouble !
A ma vue, à ma voix, son embarras redouble !
Je vous l'ai dit !...

LE CHEVALIER, la regardant avec jalousie.

Mais en effet...

DON GASPARD.

De mon premier coup d'œil c'est l'ordinaire effet !

Ensemble.

LE CHEVALIER.

O dépit, ô rage extrême,
Serait-ce lui qu'elle aimait ?
Voilà, je le vois moi-même,
Voilà ce fatal secret.

BIANCA.

O terreur ! ô trouble extrême !
Mais aucun ne me connaît,
Tâchons encor, ici même,
De leur cacher mon secret.

DON GASPARD.

Quelle maladresse extrême !
Que de grâces, que d'attraits ;
Et cette nuit, ici même,
Dans mes fers je la tenais.

DON GASPARD et LE CHEVALIER, à Bianca.

Parlez !... parlez !...

BIANCA, froidement.

Je n'ai rien à vous dire.
Loin de vous deux portant mes pas,
Permettez que je me retire.
Et sans être connue...

LE CHEVALIER, avec jalousie.

Ah ! vous ne voulez pas

Avouer devant moi l'amour qu'il vous inspire,
Et dont j'aurai raison !

DON GASPARD.

A vos ordres !

LE CHEVALIER, tirant son épée.

Ici,
A l'instant...

BIANCA.

Arrêtez !

LE CHEVALIER.

Ah ! vous tremblez pour lui !...

(Tous deux ont tiré l'épée. On entend au dehors un son de clairons et de trompettes. Les rideaux de la tente s'ouvrent au fond. On aperçoit tous les officiers qui entrent vivement et se jettent entre don Gaspard et le chevalier.)

LE CHOEUR.

Guerriers de l'Espagne et de France,
Voici le signal du combat ;
Et lorsque l'ennemi s'avance,
C'est contre lui seul qu'on se bat !

LE CHEVALIER, remettant son épée dans le fourreau.

Ils disent vrai ! L'ennemi nous appelle.

DON GASPARD, de même.

Oui, contre lui mesurons-nous d'abord !

LE CHEVALIER.

Nous pourrons, reprenant plus tard notre querelle,
Y verser notre sang, s'il nous en reste encor !

DON GASPARD.

Du clairon belliqueux j'entends la voix sonore.

TOUS, s'avançant au bord du théâtre.

O ma patrie ! ô terre des héros !
D'un beau jour voici l'aurore,
Et nous promettons encore
La victoire à tes drapeaux !

LE CHEVALIER, prenant La Rose à part, et à demi-voix.

Toi... si je succombais, ce portrait, à ma mère,
Tu le lui porteras, ainsi que mes adieux !

LA ROSE, avec émotion.

Oui... oui, mon officier...

(S'adressant à Joli-Cœur.)

Depuis notre autre affaire
Nous sommes ennemis... Je sais que tu m'en veux...
Ta main... ta main...

(Tous deux se donnent la main et s'embrassent ; puis, se retournant vers Bianca.)

Et vous, révérend père,
Priez pour tous les deux !

TOUS LES SOLDATS, se découvrant.

France, qui m'as vu naître,
A toi mes derniers vœux ;
Je ne dois plus peut-être
Revoir tes bords heureux !
France, qui m'as vu naître,
Reçois mes derniers vœux !...

LA ROSE, essuyant ses yeux.

Allons ! allons !

LE CHEVALIER.

Du clairon belliqueux j'entends la voix sonore.

TOUS, s'avançant.

O ma patrie ! ô terre des héros !
D'un beau jour voici l'aurore !
Et nous promettons encore
La victoire à tes drapeaux !

ACTE TROISIÈME

Une salle du palais de Buen-Retiro. — A droite et à gauche, croisées à balcon sur le premier plan, et sur le second, portes de chaque côté ; porte au fond, conduisant à un troisième balcon qui fait face au spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON GASPARD, LE CHEVALIER.

(Au lever du rideau, don Gaspard est assis sur un fauteuil. Entre le chevalier qui va s'asseoir sur le fauteuil en face. Tous deux s'aperçoivent, se lèvent, se saluent et se rasseyent sans se dire un mot.)

LE CHEVALIER.

Monsieur le duc d'Olonne vient de bien grand matin au palais de Buen-Retiro.

DON GASPARD.

Monsieur de Vilhardouin vient de bien bonne heure faire sa cour au roi.

LE CHEVALIER.

Monsieur le duc d'Olonne vient-il pour Sa Majesté ?

DON GASPARD.

Et vous, monsieur ?

(Tous deux se lèvent.)

LE CHEVALIER.

Tenez, monsieur le duc...

DON GASPARD.

Tenez, monsieur le chevalier, ou plutôt monsieur le mar-

quis de Guadalaxara; car depuis la bataille de Villa-Viciosa, depuis que le roi est décidément roi des Espagnes et des Indes, vous nous avez dépassés tous en fortune et en faveur... j'ai bien envie de vous donner un bon avis.

LE CHEVALIER.

Je ne les refuse jamais, surtout d'un ami, et j'écoute.

DON GASPARD.

Eh bien donc, monsieur le marquis, lorsqu'il y a deux mois, après la bataille de Villa-Viciosa, nous avons voulu reprendre, l'épée à la main, notre petite discussion particulière, notre gracieux souverain a interposé entre nous ce nouveau sceptre qu'il nous devait, et, déclarant qu'il ne souffrirait jamais un pareil combat entre ses défenseurs, il a, dans sa royale prudence, confisqué, à son profit, l'objet de notre querelle.

LE CHEVALIER.

Comment cela ?

DON GASPARD.

En la remettant entre les mains de madame des Ursins et de la reine.

LE CHEVALIER.

Dont elle est devenue première dame d'honneur, et bientôt, dit-on, camarera mayor !

DON GASPARD.

Et tout cela ne vous dit rien ?

LE CHEVALIER.

Rien que d'honorable pour elle.

DON GASPARD, avec ironie.

Certainement, si vous appelez ainsi la faveur du maître !

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire ?

DON GASPARD.

Que nous ne sommes pas seuls épris de cette coquette et capricieuse beauté, et que le roi... le roi lui-même...

LE CHEVALIER.

Au milieu des affaires dont il est accablé ?...

DON GASPARD.

Bah ! les rois, et surtout le petit-fils de Louis XIV, trouvent toujours le temps d'être amoureux... C'est dans le sang... et si vous m'en croyez...

LE CHEVALIER.

Non, je ne vous crois pas... Juanita...

DON GASPARD.

Ou Isabelle..., car elle n'a encore voulu trahir pour personne le mystère qui l'entoure.

LE CHEVALIER.

Qu'importe !... celle à qui j'ai voué ma vie est l'honneur et la vertu même. Loin d'être éblouie des faveurs qui l'environnent, elle n'est occupée qu'à s'y soustraire. Fuyant la cour et ses splendeurs, elle se cache à tous les yeux... et humble... modeste...

DON GASPARD.

Comme mademoiselle de La Vallière...

LE CHEVALIER.

Allons donc !... si elle était aimée du roi, elle ne le serait pas autant de la reine et surtout de madame des Ursins !

DON GASPARD.

Et, si ce n'était la crainte de déplaire au roi... pourquoi combattre et cacher comme elle le fait la passion qu'elle a au cœur ?... car elle en a une...

LE CHEVALIER, avec joie.

Vous le croyez ?

DON GASPARD.

J'en suis sûr...

LE CHEVALIER, de même.

Je me le disais... et je ne le pouvais croire... Mais puis-

que vous-même vous en êtes aperçu... vous pensez donc qu'elle m'aime ?

DON GASPARD.

Non !... c'est moi !...

LE CHEVALIER.

Vous !...

DON GASPARD.

Eh ! oui, sans doute... N'avez-vous pas remarqué avec quel soin elle évite ma présence ?

LE CHEVALIER.

C'est vrai !...

DON GASPARD.

Et dès que j'entre dans un salon, dès qu'elle m'aperçoit, elle se trouble...

LE CHEVALIER.

C'est vrai !...

DON GASPARD.

Si je m'approche d'elle... si je lui parle... elle rougit, elle pâlit...

LE CHEVALIER.

C'est vrai !...

DON GASPARD.

L'autre jour... pour passer dans l'appartement de la reine... je lui ai présenté ma main, qu'elle accepta en tremblant... j'ai cru qu'elle allait se trouver mal !...

LE CHEVALIER.

Ah ! la perfide !

DON GASPARD.

Et mieux encore... Depuis un mois j'étais absent... J'avais été envoyé par le roi en ambassade à Rome, pour aplanir les différends élevés entre nous et le saint-siége, mission qu'ici à la cour tout le monde ambitionnait... je viens d'ap-

prendre à mon retour que je devais cette faveur à ses instances secrètes...

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est une trahison qui n'a pas de nom !... Si je vous apprenais, moi, que pendant votre absence... Elle ne m'a rien dit... rien avoué... j'en conviens. Mais tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus séduisant dans les manières, dans le regard... à chaque instant il me semblait qu'elle allait s'oublier et me dire : Je vous aime !... et depuis hier...

DON GASPARD.

Depuis mon retour !...

LE CHEVALIER.

C'est une figure pâle... inanimée... un froid glacial... Enfin, je venais ce matin lui demander une explication.

DON GASPARD.

Et moi aussi... car enfin ce n'est pas naturel... Tout le monde croit, d'après des preuves aussi évidentes... que je suis sûr de son amour... qu'elle me l'a avoué... que je suis heureux... vous le croyez aussi, j'en suis sûr ?

LE CHEVALIER.

Monsieur...

DON GASPARD.

Eh bien ! non... cela n'est pas !... Il n'y a rien... Je suis aussi peu avancé que le premier jour... C'est trop de combats, trop de résistance, je n'y suis pas habitué... et, comme je vous le disais, il faut qu'elle s'explique !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; UN DOMESTIQUE en livrée sortant de la porte à gauche.

LE DOMESTIQUE.

La señora Isabelle... la camarera mayor...

DON GASPARD.

Il paraît qu'elle est nommée.

LE CHEVALIER.

C'est donc de ce matin.

LE DOMESTIQUE.

Ne peut recevoir d'aussi bonne heure M. le duc d'Olonne.

DON GASPARD.

Elle me craint.

LE DOMESTIQUE.

Elle attendra après la messe, M. le duc et M. le marquis.

DON GASPARD.

Bonne chance, mon cher ami, à tantôt, au baise-main qui doit avoir lieu chez la reine... Mais avant mon entrevue avec la señora... je veux lui préparer une surprise... une galanterie... une sérénade sous son balcon : ça ne peut pas faire de mal.

LE CHEVALIER, à part.

Ah! je le préviendrai...

(Il sort par la porte du fond, don Gaspard par la porte à droite, et sur la ritournelle de l'air suivant, Bianca entre par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

BIANCA, en robe de cour, sortant de l'appartement à gauche et causant avec LE DOMESTIQUE.

Sans me connaître, implorant mon appui,
Tu dis donc qu'elle souffre et qu'elle est dans la peine!
Ah! qu'elle vienne! à l'instant qu'elle vienne!
J'étais hier comme elle est aujourd'hui!

(Le domestique sort par le fond.)

AIR.

Demeure somptueuse,
Sous vos riches lambris,

Ils me disent heureuse,
Moi, qui tremble et gémis!

A lui que je déteste
Enchaînée à jamais!...
Et, par un sort funeste,
Fuir celui que j'aimais!...

Demeure somptueuse, etc.

SCÈNE IV.

BIANCA, allant ouvrir la fenêtre à gauche qui donne sur les jardins ; MARIQUITA, au fond et parlant bas au DOMESTIQUE qui lui montre de loin Bianca.

DUO.

MARIQUITA, tenant sa pétition à la main et s'approchant de Bianca, qui se retourne.

O ciel!

BIANCA, l'apercevant.

O ciel!

(Au domestique.)

Va-t'en!

(Courant à elle.)

Mariquita!

MARIQUITA, vivement.

Ma compagne!...

(S'arrêtant.)

Ou plutôt la duchesse d'Olonne!

BIANCA.

Silence!... et qu'en ces lieux personne
Ne t'entende jamais prononcer ce nom-là!

MARIQUITA.

Eh! pourquoi donc?

BIANCA, écoutant à droite.

Tais-toi!

MARIQUITA.

Le son d'une guitare!
Pour vous quelque galant à chanter se prépare!
(Regardant par la fenêtre, à droite, qu'elle ouvre.)
Un jeune cavalier, dont les traits sont charmants,
La tournure française!

BIANCA, à part, avec joie.

Ah! c'est lui!

MARIQUITA, à part, et la regardant en dessous.

Je comprends!

LE CHEVALIER, en dehors, à droite.

SÉRÉNADE.

Premier couplet.

Vers ton balcon,
Mes yeux ont cherché l'auréole
Dont s'éclaire mon horizon!
O toi, ma vie et mon idole,
Mon âme me quitte et s'envole
Vers ton balcon!

Ensemble.

MARIQUITA, à part.

Ah! c'est lui!... c'est lui!
C'est l'amant chéri
Qui soupire ainsi!

BIANCA.

Oui, c'est lui!... c'est lui!
De plaisir aussi
Mon cœur a frémi!
(On entend une sérénade sous l'autre balcon à gauche.)

MARIQUITA.

Un autre encore!...
(S'approchant de la fenêtre, qui est restée ouverte.)

Eh! mais, Dieu me pardonne,
C'est votre époux!... Oui, c'est le duc d'Olonne!

BIANCA.

Mais tais-toi donc!

DON GASPARD, en dehors, sous le balcon à gauche.

Deuxième couplet.

Sous ton balcon,
J'attends, ô ma belle Espagnole,
Et la neige tombe à flocon!
Parais!... qu'un regard me console,
N'attends pas que l'amour m'immole
Sous ton balcon!

Ensemble.

MARIQUITA.

Prodige inouï!
Quoi! c'est un mari
Qui soupire ainsi!

BIANCA.

Oui, c'est un mari!
De terreur aussi
Mon cœur a frémi!

MARIQUITA.

O miracle nouveau qu'on ne voit qu'à la cour!
Sous les fenêtres de sa femme,
Un époux qui soupire en musique un amour,
Qu'en paroles il peut exprimer à madame!

BIANCA.

Quand tu sauras...

MARIQUITA, souriant.

Déjà, je m'en doute entre nous!
(Montrant à droite et à part.)
Ici l'amant
(Montrant à gauche.)
Et là l'époux!

(Écoutant vers le fond.)
O ciel! serait-ce un troisième?

BIANCA.

Justement!... C'est le roi lui-même!

MARIQUITA, stupéfaite.

Le roi!...

BIANCA.

C'est sa musique!...

MARIQUITA.

Écoutez! écoutez!
Les clairons! les tambours!

BIANCA.

A sa galanterie,
Oui, je le reconnais!

MARIQUITA.

Ainsi par l'harmonie
Vous voilà donc cernée, et de tous les côtés!

BIANCA.

(Accompagnement de musique militaire.)
O bruyant hommage,
Éclatant langage,
Par lequel s'engage
Leur cœur amoureux!
Au son des trompettes,
Amour tu répètes
Leurs flammes discrètes
Et leurs tendres vœux.
(On n'entend plus à droite et à gauche que l'accompagnement des guitares.)
Inutile fracas,
Ah! vous ne valez pas
Un aveu doux et tendre
Qu'on peut à peine entendre,
Et prononcé si bas...
Qu'on le devine, hélas!
(La musique militaire reprend avec plus de force.)
O bruyant hommage,

Éclatant langage,
Ordinaire gage
De leurs nobles feux!

Ensemble.

MARIQUITA.

Au son des trompettes,
Amour, tu répètes
Leurs flammes discrètes
Et leurs tendres vœux.

BIANCA.

Au son des trompettes,
Amour, tu répètes
Leurs flammes discrètes
Et leurs tendres vœux.

MARIQUITA.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

BIANCA.

Je te le dirai... toi seule le sauras... toi et la reine, à qui j'ai tout confié, le sort de mon père et le mien... La reine, qui malgré son pouvoir et ses bontés... ne peut rien contre les liens qui m'enchaînent... Mais toi, d'abord, que voulais-tu? qui t'amenait au palais?.

MARIQUITA.

Mugnoz, mon pauvre mari, à qui il arrive toujours des malheurs... Vous savez comme il est jaloux... et ici, à Madrid... une dispute qu'il a eue avec un Dominicain, un agrégé du saint-office!... Ça n'avait pas de raison!... Aussi le soir même il a été arrêté, comme de juste, et jeté dans la prison du palais, où il est encore... On peut voir d'ici ses fenêtres... et avant qu'il soit transféré dans les cachots de l'Inquisition, d'où on ne sort pas facilement... je venais supplier la camarera mayor, sans me douter de notre bonheur.

BIANCA.

Sois tranquille... dès aujourd'hui ton mari sera libre.

MARIQUITA, avec joie.

Ah! madame!

BIANCA.

On vient... Baisse ton voile, et pas un mot qui puisse me faire reconnaître.

MARIQUITA.

C'est le duc, votre mari.

BIANCA.

Raison de plus!

SCÈNE V.

MARIQUITA, qui a baissé son voile, BIANCA, DON GASPARD, suivi d'UN PAGE qui se tient à l'écart.

DON GASPARD.

C'est à mon retour et d'aujourd'hui seulement que j'ai appris, madame, tout ce que je devais à vos bontés; le Roi ne m'a pas laissé ignorer que, sur votre recommandation, sur vos instances même, l'ambassade de Rome m'avait été accordée.

BIANCA, avec émotion.

Croyez, monsieur, que s'il est en mon pouvoir de vous continuer une pareille faveur...

DON GASPARD.

Il en est une plus précieuse encore!... La permission de vous offrir mes hommages et mon amour... Oui, madame, ne croyez pas que votre sévérité, que vos rigueurs puissent me décourager!... En tout temps, comme en tous lieux, vous me verrez attaché à vos pas, et quels que soient mes rivaux...

BIANCA, à part.

Ah! mon Dieu! un seul moyen de l'éloigner... (Haut et

gravement.) Vous perdriez vos peines, monsieur le duc! Je ne recevrai jamais les hommages d'un amant! Je verrais, et j'en doute, si je devrais accueillir ceux d'un mari!...

(Elle lui fait la révérence et sort avec Mariquita par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

DON GASPARD, seul.

J'aurais dû le deviner!... c'était là le seul obstacle... Elle m'aime; elle me le dit assez clairement... mais elle s'étonne, elle s'offense de ce qu'en lui offrant mon amour, je ne lui aie pas déjà offert ma main... Elle a le droit de s'y attendre. Et pardieu!... si je l'avais pu... si j'étais libre... si ce maudit mariage qu'il m'a fallu subir impromptu, et presque *in extremis*... n'était pas là pour m'enchaîner... j'aurais été au-devant de ses vœux! et trop heureux de cette alliance; je ne pouvais pas en contracter une qui m'offrît plus d'avantages : favorite à la fois de la reine et de madame des Ursins, elle mènera toute la cour... on arrivera par elle au plus haut crédit... crédit légitime et honorable, ce qui est rare... et puis une femme charmante dont je suis, pardieu! amoureux... et pour tout de bon, ce qui est encore plus rare!... Dieu! si je savais seulement ce qu'est devenue mon autre... ma première... Il faudra sérieusement que je m'en informe, parce que alors, et avec les mesures que j'ai prises, il y aurait peut-être moyen... Hein! qui vient là?

SCÈNE VII.

DON GASPARD, MUGNOZ, entrant vivement.

MUGNOZ.

Dieu du ciel!... sauvez-moi... car je ne sais ni où je suis, ni où je vais...

DON GASPARD, le regardant.

Eh ! mais... c'est ce coquin !...

MUGNOZ, tremblant et sans oser regarder.

Je suis reconnu !

DON GASPARD.

C'est ce poltron de Mugnoz, mon intendant !

MUGNOZ, levant la tête.

Vous, Excellence !... le duc d'Olonne, mon maître !... Comment êtes-vous ici ?

DON GASPARD.

C'est la demande que j'allais te faire.

MUGNOZ.

Moi... je n'en sais rien !...

DON GASPARD.

Et d'où sors-tu dans cet équipage ?

MUGNOZ.

De la grande aumônerie du palais... d'une cellule... où un affidé du saint-office m'avait fait mettre sous clef, parce que ma femme lui semblait jolie !

DON GASPARD.

Je crois bien !

MUGNOZ.

Vous la connaissez ?

DON GASPARD.

Belle comme un soleil !

MUGNOZ.

Ce qui n'est pas une raison pour mettre son mari à l'ombre... J'y étais depuis six semaines, lorsque tout à l'heure le révérend frère qui vient me voir chaque jour sous prétexte de m'apporter à dîner... car en conscience ça ne peut guère compter pour un repas... le révérend frère était entré, allant et venant dans ma cellule... dont il avait laissé

la porte ouverte... un instinct, une fièvre de liberté me saisit, et sans savoir où cela peut me mener, je m'élance dans le corridor, refermant la porte de ma prison sur le révérend frère, que je laisse tête-à-tête avec mon dîner !... Il est capable d'en mourir de faim !

DON GASPARD.

Et toi...

MUGNOZ.

Moi, sans rien demander à personne, je descends les escaliers quatre à quatre... je me trouve dans un vaste jardin...

DON GASPARD.

Celui du palais...

MUGNOZ.

Un vestibule se présente... puis une antichambre... et sans me faire annoncer, me voilà; je vous rencontre... je ne vous quitte plus... vous êtes mon maître, c'est à vous de me protéger...

DON GASPARD.

Et ainsi ferai-je !

MUGNOZ.

Ça ne me regarde plus !

DON GASPARD.

J'entre chez le Roi, je lui en dirai deux mots... et dans l'instant ce sera une affaire arrangée...

MUGNOZ, avec reconnaissance.

Est-il possible !

DON GASPARD.

Ne m'en remercie pas... j'aurai justement besoin de toi.

MUGNOZ.

C'est bien de la bonté à vous...

DON GASPARD.

C'est à toi que j'avais confié en partant mon château et ma femme !...

MUGNOZ, tremblant.

Ah ! mon Dieu !...

DON GASPARD.

Eh bien ?...

MUGNOZ, de même.

Ça n'est pas ma faute... le château...

DON GASPARD.

Eh bien ?

MUGNOZ.

Le château... je peux en répondre... j'en suis sûr... il a été pillé... mais votre femme...

DON GASPARD.

Eh bien ! ma femme ?...

MUGNOZ.

Je ne peux rien affirmer... parce que, malgré les déguisements que nous avons pris... malgré tout mon courage... oui, monseigneur, je l'ai défendue jusqu'à la dernière extrémité ; mais cerné dans un bois... accablé par le nombre... blessé... désarmé...

DON GASPARD, lui frappant sur l'épaule.

Je t'en remercie !

MUGNOZ.

Il n'y a pas de quoi !... parce qu'en bon serviteur... enfin, elle a profité de ça pour s'égarer... s'évader...

DON GASPARD.

Et qu'est-elle devenue ?

MUGNOZ.

Je n'en sais rien... Le rendez-vous était à Madrid où nous devions nous réunir... mais tombé moi-même sous la griffe des Dominicains, je n'ai pu prendre d'informations.

DON GASPARD.

C'est ce qu'il faudra faire dès aujourd'hui !... j'ai besoin de la voir, de lui parler, et à tout prix il faut que tu la découvres, que tu la retrouves...

MUGNOZ.

Ça n'est pas facile dans une ville comme Madrid... où tout se perd !

DON GASPARD.

Aussi, aux premières nouvelles certaines et positives que l'on pourra m'en donner... je ferai compter sur-le-champ six mille ducats.

MUGNOZ.

Six mille ?

DON GASPARD.

Comptant.

MUGNOZ.

Je la retrouverai.

DON GASPARD.

Nous causerons de cela... j'entre chez le roi... je te laisse mon page, qui va te reconduire à l'hôtel... et s'il te survient quelques renseignements... tu peux à l'instant me les envoyer par lui... il sait les moyens de me rejoindre.

MUGNOZ.

Oui, monseigneur...

DON GASPARD.

Adieu, et bon courage ! (Sortant en riant.) Ce pauvre Mugnoz !

SCÈNE VIII.

MUGNOZ, seul un instant; LE PAGE restant au fond en dehors de la porte.

MUGNOZ.

Le pauvre Mugnoz n'est plus à plaindre... je retrouve ma liberté... je vais retrouver ma femme, et si je peux retrouver la sienne... six mille ducats honnêtement acquis... Pour un intendant, c'est toujours... un commencement... Le difficile est de les gagner... parce que... De quel côté me mettre en quête, et où rencontrer ?...

(Pendant qu'il rêve.)

BIANCA, sortant de la porte à gauche, un papier à la main.

Oui, ce mot suffira pour délivrer à l'instant Mugnoz...

MUGNOZ, levant les yeux.

Qui prononce mon nom ?... Grand Dieu ! c'est elle !

BIANCA, poussant un cri de surprise.

C'est lui... (Rentrant vivement, en appelant.) Mariquita... Mariquita... viens donc!

MUGNOZ.

C'est comme un fait exprès... tous les bonheurs à la fois... Le ciel qui me l'envoie juste au moment... (Au page qui est assis en dehors.) Mon page ! mon petit page... tu sais où est ton maître... et les moyens de parvenir jusqu'à lui... cours vite lui dire que je l'attends ici, pour lui donner des nouvelles officielles et certaines de sa femme... va vite !

SCÈNE IX.

MUGNOZ, MARIQUITA, puis BIANCA; et après, LE CHEVALIER et PLUSIEURS PERSONNES de la cour.

MARIQUITA, accourant.

Mon mari!

MUGNOZ.

Ma femme!

MARIQUITA.

C'est toi!

MUGNOZ.

Je m'échappe à l'instant de ma prison!

MARIQUITA.

Eh quoi!
C'est toi que je revoi!

MUGNOZ et MARIQUITA.

Flamme douce et pure!
Bonheur sans égal,
Et que seul procure
L'amour conjugal!

MARIQUITA.

Près de ma jeune maîtresse
J'obtenais ta liberté!

MUGNOZ.

Pendant que, de mon côté,
J'augmentais notre richesse!

MARIQUITA.

Toi, Mugnoz!

MUGNOZ.

Et pourquoi pas?
Six mille beaux ducats!

MARIQUITA.

Six mille beaux ducats!

MARIQUITA et MUGNOZ.

Flamme douce et pure !
Bonheur sans égal,
Et que seul procure
L'amour conjugal !

(Bianca entre.)

MARIQUITA.

Quoi ! six mille ducats !... De qui ?

MUGNOZ.

Du duc d'Olonne,
De mon maître, qui me les donne
Si je peux découvrir sa femme !... Et la voilà !

MARIQUITA, vivement.

Garde-t'en bien !...

MUGNOZ, sans l'écouter.

Je viens de l'avertir déjà
Que par un sort heureux je l'avais aperçue...

BIANCA et MARIQUITA.

O ciel !

MUGNOZ.

Et qu'il se hâtât d'accourir !

BIANCA et MARIQUITA.

O ciel !

MUGNOZ.

Afin d'en réjouir sa vue.
Et dans l'instant il va venir...

BIANCA et MARIQUITA.

Il va venir !

MARIQUITA.

Malheureux !...

MUGNOZ, étonné.

Qu'est-ce donc ?

BIANCA, voyant entrer le chevalier et plusieurs personnes de la cour, fait signe à Mariquita de se taire.

Le chevalier... Silence!

(A demi-voix.)

Et devant lui, devant ce monde qui s'avance,
Pas un mot!...

MARIQUITA.

Mugnoz ne dira rien...
J'en connais le moyen.
(Bas, à Bianca.)
Mais jurez-moi sa grâce!

BIANCA.

Dès ce soir.

MARIQUITA.

Alors plus d'effroi.
(A demi-voix, à l'huissier de service.)
Un prisonnier d'État, plein d'adresse et d'audace,
Qui vient de s'échapper de la prison du Roi.
(L'huissier parle bas à l'alcade mayor.)

BIANCA, tremblante au bord du théâtre, à droite, et écoutant.

C'est l'heure!... Il va venir!... Voici le duc d'Olonne!

MARIQUITA, la rassurant.

Eh! non... non pas encor!

L'ALCADE MAYOR, s'adressant à Mugnoz.

Monsieur, je vous ordonne
De me suivre à l'instant!

MUGNOZ, étonné.

Et comment? Et pourquoi?

L'ALCADE MAYOR.

Comme évadé de la prison du Roi.

MUGNOZ.

Qui vous l'a dit?

L'ALCADE, montrant l'huissier.

Monsieur.

MUGNOZ, à l'huissier.

Qui vous l'a dit?

L'HUISSIER, montrant Mariquita.

Madame

MUGNOZ.

Est-il possible!... ô ciel! ma femme!

L'HUISSIER.

Elle-même!

MUGNOZ.

Ah! grand Dieu! dénoncer son époux!
L'envoyer de nouveau sous clef, sous les verrous!

MUGNOZ, avec colère, et MARIQUITA en riant.

Flamme douce et pure,
Bonheur sans égal,
Et que seul procure
L'amour conjugal!

Ensemble.

MUGNOZ.

O perfide trame,
Je sens que mon âme
Frémit et s'enflamme
D'un juste courroux!

LE CHEVALIER.

O toi dont la flamme
Éclaire mon âme,
Amour, je réclame
Ton appui si doux!

BIANCA et MARIQUITA.

Oui, du fond de l'âme
Il maudit sa femme,
Frémit et s'enflamme
D'un juste courroux!

LE CHOEUR.

Quelle indigne trame!
Comment, c'est sa femme

Qui pour lui réclame
De nouveaux verrous!

(L'alcade et quelques gardes emmènent Mugnoz. — Les autres personnes de la cour entrent dans les appartements à droite. — Mariquita sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

BIANCA, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, retenant Bianca qui veut aussi s'éloigner.

De grâce, madame, quelques instants.

BIANCA.

Je me rendais chez la reine.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez promis de me recevoir...

BIANCA.

Oui... je le voulais... mais je crains...

LE CHEVALIER.

Eh! que pouvez-vous craindre dans cette cour... où vous régnez presque en souveraine, dans ce palais où vous n'avez que trop de pouvoir.

BIANCA.

Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Que je vous aime trop pour ne pas regarder votre honneur comme le mien, et pour ne pas être jaloux de tout ce qui le blesse... Oui, madame, ce duc d'Olonne, qui vous fait hautement la cour, ne peut jamais vous épouser... C'est un secret pour tout le monde; mais moi... je sais et je vous atteste qu'il est marié...

BIANCA, à part.

Vraiment! il croit me l'apprendre!

LE CHEVALIER.

Et cependant, il ose vous offrir ses vœux... par ambition, pour spéculer sur votre faveur; car ils disent tous que le Roi cherche à vous plaire, que vous en êtes ravie...

BIANCA.

Et vous le croyez?

LE CHEVALIER.

Non... puisque je vous aime! puisque je suis encore ici, dans ce palais, implorant de vous le droit de réduire vos ennemis au silence.

BIANCA.

Et comment le pourriez-vous?

LE CHEVALIER.

D'un seul mot... Acceptez-moi pour époux!

BIANCA.

Vous... chevalier!

LE CHEVALIER.

Moi! marquis de Guadalaxara, grand d'Espagne, qui ai conquis mes titres sur le champ de bataille, et qui saurai défendre ma femme, comme j'ai défendu mon souverain, par mon épée.

BIANCA.

Sans vous informer de mon nom... de ma naissance... de ma fortune!

LE CHEVALIER.

Je ne vous demande rien!... que vous!

BIANCA.

Ah!... je ne puis vous dire combien je suis touchée d'un pareil amour, et, croyez-moi, le malheur de ma vie... est de ne pouvoir y répondre.

LE CHEVALIER.

O ciel!... ce qu'ils disent est donc vrai?

BIANCA.

Non... et pour vous le prouver... demain... je quitte la cour... je me retire dans un couvent.

LE CHEVALIER.

Est-il possible!... une telle résolution...

BIANCA.

Ne sera prise que pour vous... que pour me conserver à vous... J'ignore ce que le ciel me réserve... je ne sais si mon sort pourra changer... mais je ne serai à personne... qu'à vous!

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ne pas me dire la vérité tout entière?

BIANCA.

Ah!... c'est que si je vous la disais... je ne pourrais même pas vous parler... comme je le fais... je ne pourrais plus, sans rougir, vous avouer que je vous aime... Ce droit-là, voulez-vous me l'ôter?

LE CHEVALIER.

Non... non... mais que puis-je donc faire?

BIANCA.

Attendre! m'obéir! et me croire!

LE CHEVALIER.

Eh bien!... un mot... un dernier... Le duc d'Olonne vous aime ardemment?

BIANCA.

C'est vrai.

LE CHEVALIER.

L'avez-vous jamais aimé?

BIANCA.

Non...

LE CHEVALIER.

Et maintenant?

BIANCA.

Je le déteste!

LE CHEVALIER, avec satisfaction.

A la bonne heure!

SCÈNE XI.

LES MÊMES; MARIQUITA.

MARIQUITA.

Madame... madame... il sort de chez le Roi! il est là, et fait demander, par l'huissier de la chambre, si vous pouvez le recevoir.

BIANCA, avec impatience.

Qui donc?

MARIQUITA.

Le duc d'Olonne.

LE CHEVALIER, vivement.

Le duc!

BIANCA.

Répondez... que je ne puis, que je ne suis pas visible.

LE CHEVALIER.

Merci!

MARIQUITA.

Voici deux mots qu'il avait écrits pour madame...

BIANCA, jetant les yeux sur le papier.

Grand Dieu! (Haut, avec embarras.) Pardon... chevalier... une importante affaire... dont la reine l'a chargé... pour moi...

LE CHEVALIER.

Laquelle?...

BIANCA.

Je ne la connais pas!

LE CHEVALIER.

D'où vient alors... le trouble qu'elle cause?

BIANCA.

Du trouble... je n'en ai aucun... je voudrais seulement... je désire parler au duc...

(Elle fait signe de la main à Mariquita qui sort.)

LE CHEVALIER.

Le duc!... que vous refusiez de recevoir...

BIANCA.

J'ai changé d'idée...

LE CHEVALIER.

Et de sentiments peut-être?... car vous le détestiez tout à l'heure...

BIANCA.

Monsieur!... tout à l'heure, vous me promettiez de me croire et de m'obéir...

LE CHEVALIER.

Pardon, je me retire... (Il la salue, fait quelques pas, et dit à part avec colère.) C'est trop longtemps être abusé... et dussé-je la perdre... dussé-je en mourir, je veux tout savoir...

(Pendant ces dernières paroles, Bianca rêveuse a redescendu le théâtre, et le chevalier, au lieu de sortir par la porte du fond de laquelle il s'était rapproché, redescend doucement vers la porte à gauche qui est restée ouverte. Il y entre au moment où le duc sort de la porte à droite.)

SCÈNE XII.

BIANCA, DON GASPARD; puis L'ALCADE MAYOR et LE CHEVALIER.

DON GASPARD.

Madame...

BIANCA, levant la tête au bruit que fait le duc en entrant, et avec émotion.

C'est vous, monsieur le duc!

DON GASPARD, la regardant.

L'émotion... dont vous m'honorez toujours... me prouve que j'étais attendu... avec impatience... ou du moins avec curiosité...

BIANCA, montrant le papier qu'elle tient à la main et qu'elle jette sur la table.

Sans doute... cet entretien que vous me demandez pour affaires qui concernent votre liberté...

DON GASPARD.

N'a rien qui doive vous étonner, après notre conversation de ce matin... vous sembliez douter de la sincérité, de la pureté de mes intentions... en voyant que, jusqu'à présent, je n'avais pas prononcé le mot d'hymen.

BIANCA.

Loin de moi l'idée de vous en faire un crime!... je sais que cela ne vous est ni permis, ni possible...

DON GASPARD, vivement.

Vous le savez! et comment?... qui vous l'a dit?

BIANCA.

Des personnes qui ne pouvaient en douter.

DON GASPARD.

Eh! qui encore?

BIANCA.

M. le chevalier de Vilhardouin.

DON GASPARD.

Ah! de la part d'un rival... c'est peu charitable, mais c'est de bonne guerre... Eh bien! oui, madame, je venais vous parler au sujet de ce mariage qui me tient lié, enchaîné... de ce mariage que je maudis... que je déteste... surtout depuis que je vous connais... mais je venais en même temps vous apprendre que, grâce au ciel! le mal n'est pas sans remède.

BIANCA, vivement.

Est-il possible!... et comment cela?

DON GASPARD.

Ah! la joie seule que vous cause cette nouvelle me rend le plus heureux des hommes!

BIANCA, de même.

Eh bien! monsieur, vous dites donc...

DON GASPARD.

Que lors de nos dernières révolutions, fugitif et proscrit... pour sauver mes biens et échapper au décret de confiscation... j'épousai, sans la connaître, une paysanne de mes domaines... une fille de rien...

BIANCA.

Fort laide peut-être?...

DON GASPARD, riant.

C'est possible!... ils disent que non... je n'en sais rien... car, quelque invraisemblable que cela vous paraisse... arrêté au sortir de l'autel, je n'ai pas même eu le temps de la voir... mais quelques mois après, et grâce à vous ambassadeur d'Espagne à la cour de Rome, je me hâtai, en échange des services que je venais de rendre au saint-siége, de solliciter la rupture d'un mariage qui offrait une foule de nullités... D'abord il n'avait jamais eu lieu... réellement.

BIANCA.

Bien vrai?...

DON GASPARD.

C'est comme je vous le dis... je l'ai juré d'ailleurs, et d'après mon serment... le saint-père... a expédié la bulle.

BIANCA.

De nullité...

DON GASPARD.

Pas tout à fait... l'acte n'est pas complétement régulier... car bien que signé par moi, par le pape et les cardinaux,

la condition *sine quâ non*, c'est que cet acte le sera aussi par la duchesse d'Olonne...

BIANCA, à part.

O ciel!... (Haut.) Et vous croyez qu'elle refusera?

DON GASPARD.

C'est ma crainte! Non pas que pour la décider je ne sois prêt à tous les sacrifices de fortune... mais on ne renonce pas aisément à un titre... à une position pareille.

BIANCA.

Peut-être n'a-t-elle pas d'ambition?

DON GASPARD.

Tout le monde en a! et puis il y a une autre difficulté... Pour qu'elle signe cet acte, il faut savoir ce qu'elle est devenue, découvrir où elle est, et je l'ignorais; mais Mugnoz, un de mes serviteurs, vient de me faire savoir qu'il avait sur son sort des données certaines.

BIANCA.

Ah!...

DON GASPARD.

Je l'attends ici! c'est devant vous, madame, que je veux l'interroger, et aviser aux moyens de recouvrer cette liberté qu'il me tarde de vous offrir! (Se retournant vers l'alcade mayor qui entre en ce moment.) Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

L'ALCADE MAYOR.

Un de vos serviteurs, que le devoir de ma charge m'obligeait de conduire en prison, se réclame de Votre Excellence.

DON GASPARD.

Son nom?

L'ALCADE MAYOR.

Mugnoz.

BIANCA, à part.

O ciel!

DON GASPARD, à Bianca, souriant.

Celui que nous attendons... on ne fait donc que l'arrêter!... Monsieur l'alcade mayor, je vous offre ma caution... faites-le venir ici à l'instant, car nous avons besoin de sa présence.

(L'alcade s'incline et sort.)

BIANCA, à part.

Et sa femme qui n'aura pas eu le temps de le prévenir!... c'est fait de moi!

FINALE.

DON GASPARD.

Ainsi donc, votre cœur, qu'à vaincre je m'efforce,
Consent que mon destin au vôtre soit uni!

(En ce moment le chevalier sort doucement de l'appartement à gauche et s'avance derrière eux.)

BIANCA.

Si l'on consent à signer ce divorce,
Et si d'abord cet acte existe!

DON GASPARD, tirant un parchemin de sa poche.

Le voici!

LE CHEVALIER, à part.

Ah! perfide!

DON GASPARD, montrant l'acte à Bianca.

Voyez vous-même!...

BIANCA, avec joie, à part et avançant la main pour le saisir.

Je l'emporte!

LE CHEVALIER.

Non, madame!

DON GASPARD et BIANCA.

Grand Dieu!

LE CHEVALIER.

Me trahir de la sorte!
Et lorsque j'espérais obtenir votre foi,
Lui donner cette main qui n'appartient qu'à moi,
C'en est trop!...

Pour cette perfidie
Il n'est point de pardon,
Il paîra de sa vie
Pareille trahison!

DON GASPARD, riant et tenant toujours le parchemin que Bianca essaie en vain de saisir.

Oui, je m'en glorifie,
Qui sait plaire a raison!
Je paîrais de ma vie
Si douce trahison!

BIANCA.

Fatale jalousie!
O funeste soupçon
Dont l'aveugle furie
Égare sa raison!

LE CHEVALIER, montrant le duc.

Mais cet acte odieux, qui rompt son mariage,
Ne lui servira pas!

(S'emparant de l'acte que le duc vient de remettre à Bianca.)

Je veux l'anéantir!

BIANCA, l'arrêtant au moment où il va déchirer le parchemin.

O ciel!...

(Haut avec dignité.)

De vous, monsieur, je réclame un seul gage!
Vous m'aviez sur l'honneur juré de m'obéir
En tous temps, en tous lieux!...

LE CHEVALIER.

Quoi! lorsqu'on me trahit!...

BIANCA.

Si vous m'aimez, monsieur, rendez-moi cet écrit.

LE CHEVALIER, hésite encore, la regarde et le lui remet.

Le voici!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; MUGNOZ, amené par L'ALCADE MAYOR et suivi de MARIQUITA, sa femme, et de PLUSIEURS PERSONNES du palais.

MUGNOZ, à sa femme qui veut lui parler.

Laissez-moi ! Malgré vous, infidèle,
Je sors de mon cachot.

DON GASPARD, l'apercevant.

Ah ! sois le bienvenu !
Et puisque te voilà, parle vite ! Sais-tu
En quels lieux est ma femme ?

MUGNOZ.

Et pour payer mon zèle,
Le trésor convenu...

DON GASPARD.

Par toi sera gagné
A l'instant !

MUGNOZ, regardant Bianca qui vient s'asseoir à la table à droite et qui a pris une plume.

Payez donc !...
(La montrant.)
Car la voilà !... C'est elle !

DON GASPARD.

Ma femme !

TOUS.

Sa femme !

MARIQUITA et MUGNOZ.

Eh ! oui, vraiment, c'est elle !

BIANCA, se levant de la table et présentant l'acte.

Non ! elle ne l'est plus ! le divorce est signé !

Ensemble.

DON GASPARD.

O ruse! perfidie!
Adroite trahison!
C'est à perdre la vie,
Ou du moins la raison.

BIANCA, à Gaspard.

Pour cette perfidie,
Donnez-moi mon pardon.
Que la voix d'une amie
Vous rende la raison!

LE CHEVALIER, à Bianca.

O douce perfidie!
Charmante trahison!
A vous seule ma vie,
Mon âme et ma raison!

MARIQUITA, MUGNOZ et LE CHOEUR.

Douce coquetterie
Qui mérite un pardon,
L'amour seul justifie
Pareille trahison!

DON GASPARD, la regardant.

Quoi! c'est là... C'était là ma femme!...

TOUS.

O sort étrange!

DON GASPARD.

Dont j'étais... dont je suis amoureux!...

BIANCA, souriant.

Bien à tort!
Car elle en aime un autre, et votre cœur la change
(Lui tendant la main.)
Contre une amie!...

DON GASPARD, lui baisant la main, et pressant ensuite celle que lui tend le chevalier.

Allons!... cela vaut mieux encor!

LE CHOEUR.

O douce perfidie!
Qui mérite un pardon!
L'amour seul justifie
Pareille trahison!